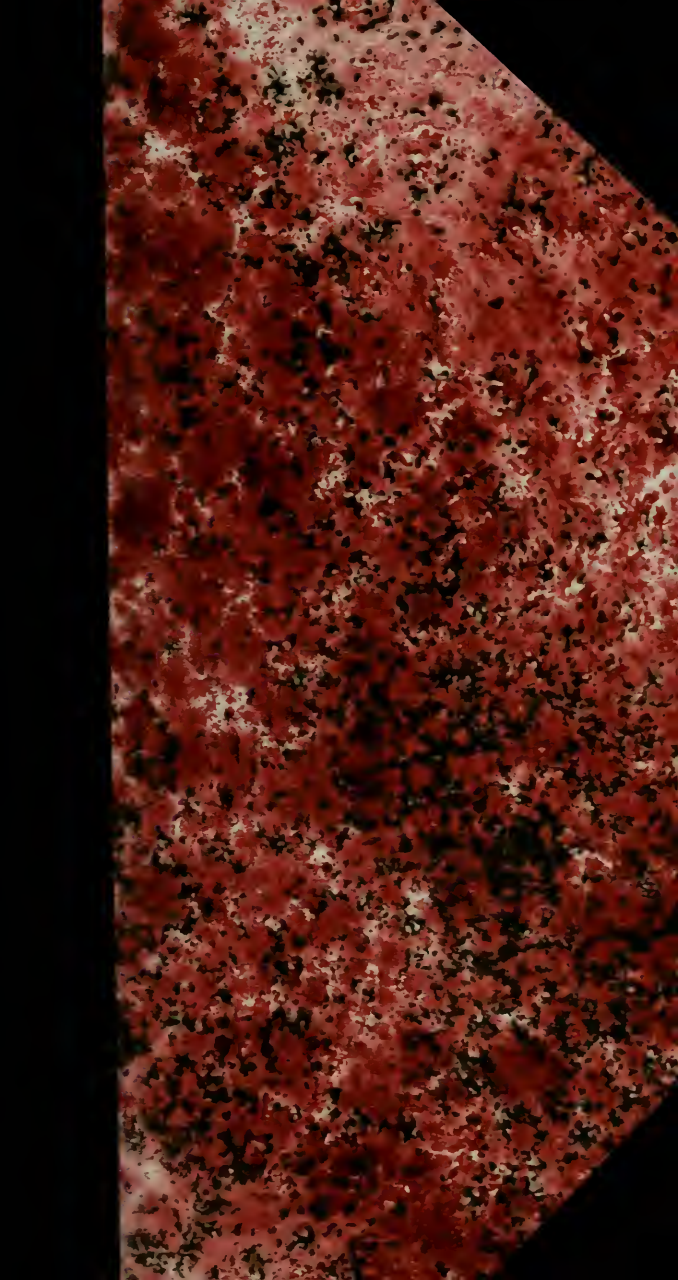


L'ETRANGER

OU

LA FAMILLE LLEWELLYN.

Les formalités exigées pour assurer la propriété des éditeurs, ont été remplies selon le désir de la loi.

Binet D. Marage S.

C'était encor le mystérieux Etranger, dont la soudaine apparition l'avait frappé tant de fois.

L'ETRANGER

OU

LA FAMILLE LLEWELLYN,

Traduit de l'Anglais de M***.

TOME PREMIER.

Prix 5 f. et 6 f. 50 c. franc de port.

PARIS,

Chez DUROSIERS, Libraire, rue Bailleif, n°. 5, près la place des Victoires.

AN X = 1802

L'ÉTRANGER

OU LA

FAMILLE LLEWELLYN.

CHAPITRE PREMIER.

Environ un an avant la naissance de Charles Llewellyn Marmaduke, ses parens fixèrent leur séjour dans un village situé au fond du royaume. Son père, Antoine Marmaduke, était irlandais, et sa mère, fille unique d'un commerçant de Broadstreet. La modicité de leurs revenus les empêcha de se lier avec les riches habitans de la province, tandis que les rustiques villageois n'étaient pas faits pour leur convenir; mais

ils auraient pu trouver dans la société d'un petit nombre de personnes d'un rang intermédiaire, les charmes d'un commerce agréable, s'ils n'eussent pas préféré un genre de vie retirée. Le ministre du lieu, entr'autres, ne tarda pas à les remarquer du reste de ses paroissiens. Sous l'extérieur simple et grossier de M. Marmaduke, il découvrit des manières franches, une ame douée d'une vive sensibilité et un grand savoir; et madame Marmaduke lui parut réunir, aux charmes d'un esprit agréable, les vertus qui en rehaussent l'éclat.

Charles était leur fils unique, l'espoir de leurs vieux jours, le centre de toutes leurs affections. Tous les momens dont ils pouvaient disposer, étaient consacrés à son

éducation ; ils ne s'en rapportaient cependant pas entièrement à eux seuls. Charles suivait régulièrement ses études au collége de la ville voisine ; mais dans ses heures de loisir, ses parens étaient ses compagnons inséparables.

Notre héros approchait alors de sa dix-neuvième année ; ses parens désiraient qu'il allât achever ses études à l'université d'Oxford. Sa mère jouissait d'avance du plaisir qu'elle aurait à l'entendre parler en public, et lui-même ne pensait qu'avec transport à l'idée de se voir dans les ordres, libre de satisfaire son goût pour les lettres, tandis que son père pensait qu'une telle vocation pouvait seule lui procurer un bonheur réel, et le préserver des dangers sans nombre auxquels sa jeunesse serait expo-

sée. Mais, hélas! nos facultés ne sont pas toujours proportionnées à nos désirs. Le plaisir que M. et madame Marmaduke avaient éprouvé à l'idée de voir leur fils revêtu de la prêtrise, fut bien diminué en pensant qu'ils ne pourraient pas suffire à la dépense d'une vie de collége. Ils songeaient quelquefois à lui faire embrasser un état plus conforme à leur fortune présente; mais ces résolutions ne tardaient pas à s'évanouir. Un des ancêtres de madame Marmaduke avait fondé une bourse au collége d'Oxford, pour l'utilité de ses descendans : Charles, dans l'examen, ayant été le premier de sa pension, avait droit au concours; en outre, madame Marmaduke avait dans le voisinage une parente fort âgée, célibataire, et jouissant d'un re-

venu considérable ; elle résolut d'aller lui rendre ses devoirs pour lui présenter son fils ; elle espérait que notre héros pourrait obtenir sa protection, et souvent elle se demandait à elle-même avec une sorte d'orgueil, si tant d'esprit, de vivacité, de talens, devaient être ensevelis dans l'étude d'un procureur, ou si des formes aussi agréables, un extérieur aussi séduisant, étaient le partage d'un manœuvre ?

Un jour que ces réflexions l'occupaient uniquement, elle prit la main de son mari qui était assis près d'elle, et la serrant tendrement entre les siennes, elle lui dit : voilà bientôt huit ans que notre fils est sous les yeux de M. Hughes ; il est maintenant le premier de ses camarades ; que prétendez-vous faire de lui ?

Ce que je prétends en faire, répliqua M. Marmaduke, retirant doucement sa main et la mettant dans son gilet : mais c'est l'objet constant où se portent toutes mes pensées ; vous savez que notre ambition se borne à en faire un ministre honnête homme ; sur le bord de ma tombe, je ne demande au ciel que de remplir ce vœu, et je mourrai content.

Le cœur d'Antoine était trop gros ; il se soulagea par quelques larmes qui accompagnèrent sa réponse. Son épouse voyant combien il était touché, chercha à en profiter avec toute l'adresse de son sexe, pour donner un peu d'énergie à ses esprits en lui parlant ainsi :

« Je ne doute pas, mon cher ami, que notre fils ne nous soit également cher à tous deux : mais notre

affection doit se montrer d'une manière différente ; la mienne, en prenant soin de sa personne, en lui donnant de bons avis et en formant des vœux pour son bonheur. La vôtre, pardon, mon cher, doit avoir des vues plus étendues ; vous devez lui chercher des amis, des protecteurs, assurer son admission au collége, calculer les dépenses nécessaires, enfin, vous informer dans quel tems il pourra prendre les ordres ; il vous reste encore à remplir tous ces devoirs ; la bourse peut devenir vacante avant que nous y soyons préparés. Rappelez-vous les éloges qui ont été prodigués à notre fils, au dernier examen : avant que le souvenir s'en efface, il faut s'empresser de le présenter.... Antoine ! mon cher Antoine ! vous avez souvent mérité le reproche de négli-

gence ; ah ! que ne suis-je un homme ! »

— Un homme, ma chère ! et pourquoi !

— Pourquoi ! parce que je ferais tout ce qui est possible ; je ne prendrais aucun repos que je n'eusse assuré un ami chaud et dévoué à notre fils ; enfin, je ferais mille choses....

— Oui ! peut-être fort sottes.

— Sottes !

— Peut-être. Mais, ma femme, que notre tendresse pour notre fils n'altère point l'estime mutuelle que nous avons l'un pour l'autre ; n'oublions pas que si quelquefois nous devons nous montrer actifs, entreprenans, il est aussi des occasions fréquentes où nous avons besoin de toute notre prudence. Les exercices doivent avoir lieu sous peu de jours, et j'ai tout préparé. En

finissant : il tira de sa poche un papier soigneusement plié ; madame Marmaduke et notre héros, en ayant examiné le contenu, lui donnèrent leur approbation : en conséquence, il fut envoyé à l'adresse d'un pair, chef des jurés examinateurs.

CHAPITRE II.

LE jour mémorable qui devait décider du sort de Charles arriva enfin. Sa mère l'avait paré avec un soin scrupuleux, pour l'auguste et solennelle assemblée. Il accompagna son père à la ville voisine, non sans éprouver de violentes palpitations. Cependant, malgré son extrême timidité, il soutint l'examen avec gloire et à la satisfaction de tous ceux qui étaient présens. On se rendit ensuite à l'église pour entendre un sermon sur la charité, et les autres vertus du fondateur de la bourse. Après avoir rempli ce pieux devoir, on s'occupa de quelque chose de moins moral, mais plus généralement goûté peut-

être, de prendre part à un festin splendide. Ce fut en ce moment qu'on rendit de bon cœur, hommage à la libéralité du défunt, qui véritablement ne le méritait guère; car cette dernière clause ne se trouvait point inscrite dans le testament. Au surplus, cette fête était suffisamment autorisée par les sages de l'ancienne Grèce, dont Homère nous a conservé la mémoire, qui avaient coutume de commencer et finir les sacrifices par un festin.

Après avoir si bien honoré la mémoire du fondateur, on se retira dans la salle voisine. Là, on procéda à l'examen des cahiers : on termina toutes les affaires que la multiplicité des occupations avait forcé de laisser en suspens. M. Marmaduke apprit alors qu'il n'avait été formé aucune demande en fa-

veur de son fils ; le noble pair auquel il avait écrit, s'était absenté depuis quelque tems, et l'on ignorait s'il avait envoyé un mémoire ; cet évenement était aussi imprévu que contraire à l'avancement de Charles. Dans ces circonstances, son père crut devoir se dispenser d'observer les règles établies, et demanda à être introduit dans le conclave ; il représenta d'abord la position de son fils dans des termes aussi modestes que pathétiques. Nous ignorons quel effet son discours aurait produit sur l'assemblée, si un des assistans ne l'eût interrompu pour s'exprimer ainsi :

« Quoi ! vous êtes M. Marmaduke ! soyez sans inquiétude. Mylord N**, messieurs, avait chargé sir François Fleetwood de vous remettre ce mémoire ; mais comme

il a aujourd'hui un pari de cent guinées pour son cheval, il m'a prié de vous le présenter. Ces deux gentilshommes pensent qu'il mérite votre attention et vous prient de le prendre en considération ».

Ces paroles produisirent un effet inattendu dans l'assemblée; une pétition si bien recommandée ne pouvait manquer d'être accueillie; il en fut à l'instant pris lecture, et la bourse fut accordée au milieu des acclamations, et en dépit des efforts que fit un membre pour s'y opposer : son discours nous a paru mériter d'être répété.

« Mylord et sir François sont, je vous l'avoue, messieurs, dignes de nos égards; mais quelles raisons nous donnent-ils pour appuyer cette pétition? aucune! jugeons-le donc nous-mêmes : considérons

qu'en acquiesçant à la demande du pétitionnaire, nous lui faisons un tort réel. En effet, son sort, en ce moment, est heureux, et si ce fils qu'on veut mettre au collége, entrait en apprentissage, ce jeune homme serait bientôt indépendant, et pourrait soulager son père et s'acquitter d'une dette sacrée envers les auteurs de ses jours. J'ai déjà tenté de persuader à M. et à madame Marmaduke, la folie de leurs prétentions, et leur ai même offert ma protection pour procurer à leur fils un apprentissage; mais je crois, en vérité, que les vieux parens sont aussi enthousiastes d'une jaquette noire, que les jeunes filles d'un habit de nôces. J'ai enfin perdu patience; je sais ce qu'il faut pour soutenir un jeune homme au collége, je le sais; d'ail-

leurs, messieurs, n'occasionnerons-nous pas le malheur du jeune Marmaduke ? pensez-vous que le grec, le latin, et cette vie indolente qu'on mène au collége depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, puissent lui être aussi favorables qu'une boutique bien échauffée, beaucoup d'ouvrage, et une activité continuelle qui tiendrait son sang dans une circulation salutaire ? bien plus, messieurs, ne contredirions-nous pas l'esprit de la religion, et ne diminuerions-nous pas le respect qu'on a pour elle, en admettant des gens d'une naissance obscure pour en être les ministres? Je me rappelle qu'on blâme beaucoup dans la bible un vieux roi, pour avoir choisi des prêtres dans la classe la plus basse. Nos anciens canons le défendent ex-

pressément; et qui de vous ignore l'obscurité de la famille du pétitionnaire ? »

Ainsi finit cette harangue; ce n'est pas que l'orateur pensât assez modestement de son talent pour croire qu'il ne pût rien ajouter à son sujet; mais ses poumons étaient oppressés par la colère; les fumées du banquet scholastique lui montaient à la tête, et le forcèrent de rester court.

Pour expliquer cette violente sortie, il nous suffira d'observer que notre élégant orateur désirait obtenir la bourse pour son propre fils. Il avait été informé des prétentions de Marmaduke; mais il espéra venir à bout de lui persuader qu'il était de son intérêt d'y renoncer: il fut cependant trompé dans son attente; M. Marmaduke, le père,

devina le but et le motif de ses conseils, et en traita l'auteur avec le mépris qu'il méritait. M. Croakley (c'était son nom) ne lui pardonna point d'avoir humilié son orgueil, et trompé son avarice ; il chercha à noircir la réputation de Charles par tous les moyens possibles. Les plus légères fautes du jeune homme étaient représentées par lui comme les excès d'un cœur corrompu ; mais ces moyens n'ayant pas eu tout le succès qu'il espérait, il se récria sur le nombre considérable de livres que le jeune homme avait achetés ; il ne doutait pas, ajouta-t-il, qu'il n'en fît un bon usage ; mais la manière dont il pourrait les payer, lui semblait fort équivoque. Tels étaient les généreux discours que M. Croakley tenait à tous ceux avec lesquels il

se trouvait, soit au club à l'heure du thé, ou au jeu de boule ; mais telle fut cependant l'influence du pair et du baronnet, (car nous ne voudrions pas attribuer le succès de notre héros à son seul mérite) que M. Marmaduke et son fils, après avoir flotté longtems entre la crainte et l'espoir, furent autorisés à prendre sur les fonds affectés aux dépenses de la bourse, la somme de cinquante livres sterlings.

CHAPITRE III.

Dans ces heureuses circonstances, il ne restait plus à la famille Marmaduke, qu'à s'occuper des préparatifs de son départ ; le père et le fils tournèrent leur attention sur les moyens de faire face à la dépense, et la mère s'occupa de la garde-robe qui, avec l'assistance d'un tailleur de l'endroit, fut bientôt raisonnablement fournie, et notre héros prit congé de ses voisins. Qu'on nous permette d'entrer dans quelques détails sur son extérieur. Quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa dix-neuvième année, il était d'une taille au-dessus de la médiocre, et extrêmement bien prise ; ses grands yeux noirs étaient garnis de sourcils

légèrement arqués ; son nez était aquilin, et ses joues couvertes d'un léger incarnat, annonçaient une santé brillante; ses manières nobles et gracieuses achevaient de lui gagner les cœurs, que sa physionomie prévenait en sa faveur.... Ses talens ne démentaient point d'aussi heureux dehors ; à la connaissance des langues savantes, il joignait celle du français et de l'italien ; mais ce qui augmentait le plus sa réputation, c'était la manière dont il récitait publiquement chaque année les discours d'examen. Sa voix sonore et mélodieuse, sa manière de réciter lui attiraient des applaudissemens universels.

CHAPITRE IV.

LA veille du jour que les Marmaduke devaient quitter leur fils, madame Marmaduke s'aperçut que son mari désirait un entretien particulier avec Charles : en conséquence, elle se retira dans son appartement, après avoir rempli un pot de vin et jeté une bûche de plus sur le feu.

Lorsqu'ils furent seuls, le père ayant rempli son verre, engagea son fils à l'imiter, familiarité qu'il se permettait pour la première fois, et lui parla en ces termes :

« Je me reprocherais toute ma vie, mon cher Charles, de ne pas profiter de ce moment pour vous donner mes avis ; c'est sans doute le dernier où je vous traiterai com-

me *mon fils et mon pupile*; demain, votre sort sera changé; demain, vos devoirs deviendront plus importans; vous entrerez dans la société, et il vous sera beaucoup plus difficile de persévérer dans la bonne route. Vous allez continuer vos études à Oxford, et je ne doute pas que vous ne vous distinguiez entre vos camarades; mon inquiétude n'est que de vous voir méconnaître ce que vous devez à votre caractère moral, comme ministre du culte. Transporté tout-à-coup au milieu de gens dont le caractère véritable ne pourra vous être connu, qui prendront, pour vous séduire, mille formes agréables, à quels périls ne serez-vous pas exposé! souvent, je voudrais ne point vous quitter, devenir votre conseil, votre inséparable ami; mais il faudrait nous

séparer un peu plus tard; les loix de la nature sont immuables; soyez-donc, mon cher fils, en garde contre des liaisons précipitées; d'elles dépendra votre conduite future; je ne puis donc trop vous recommander d'être attentif dans le choix de vos amis. Gardez-vous aussi, mon cher Charles, de ces saillies d'une jeunesse imprudente; vous serez sans doute tenté de vous y livrer; vous les prendrez comme des preuves d'un esprit pénétrant; mais elles ne produisent que du mal, et la plus précieuse partie du genre humain est victime des *jeux de mots*.

« Quant à l'article de la religion, le plus important de tous, vous êtes trop pénétré de la vérité de la vôtre, pour que je craigne de vous la voir abandonner; je ne dirai donc rien là-dessus.

« La subordination, l'esprit d'ordre, ne sont pas moins nécessaires dans un collége que dans les autres corps. Souvenez-vous donc avec Xénophon que rien n'est plus utile, plus convenable à l'homme, que l'ordre ; prétendre se distinguer en enfreignant toutes les règles, ne peut être que la marque d'un esprit vain, incapable d'obtenir quelque célébrité par les voies approuvées : aussi ne devons-nous pas être surpris du peu de succès qui suit d'ordinaire ses efforts.

« Il y a encore un sujet sur lequel je ne puis trop vous recommander de la discrétion, c'est la règle de vos dépenses ; de l'économie que vous y apporterez, dépendent non-seulement votre bien-être au collége, mais peut-être le bonheur de toute votre vie ; vous ne pouvez

espérer

espérer un bénéfice que fort tard. Cherchez donc à assurer votre indépendance par votre travail ; car l'homme qui est reçu à la table d'un autre pour ses saillies, n'est que le *porte-violon* d'une troupe de gueux.

« Il me serait facile, mon cher enfant, de m'étendre plus longuement sur ce sujet ; mais j'espère que vous y suppléerez vous-même. Il est tard et j'ai besoin de repos ; je ne puis plus que faire des vœux ardens pour votre bonheur ! »

Ce discours fut écouté avec toute l'attention que méritaient son objet, et celui qui le tenait. Ils se retirèrent l'un et l'autre dans leur chambre, pour se livrer au sommeil et se préparer aux fatigues du lendemain ; les parens de Charles voulaient accompagner leur fils pour des raisons que nous allons faire connaître.

CHAPITRE V.

Dans le pays de Wales où résidait la famille Marmaduke, était aussi la parente de madame Marmaduke, à laquelle elle se proposait de présenter notre héros, pour lui assurer sa protection. Cette dame était regardée comme le dernier rejeton de l'antique famille de Llewellyn, ainsi que madame Marmaduke qui était issue d'une branche cadette. Elle avait alors entre cinquante à soixante ans. Dans sa jeunesse, une imprudence qu'elle fit, en se mariant clandestinement à un jeune officier, la fit étroitement garder par son père, pour la punir de sa désobéissance. Cette longue retraite, jointe à la

mort prématurée de son amant, la déterminèrent à passer le reste de sa vie dans le célibat.

Mais quelque grandes qu'eussent été ses fautes, elle possédait des vertus qui pouvaient bien les compenser. Elle était le médecin de tous les pauvres du village ; les montagnes voisines étaient couvertes de ses nombreux troupeaux; la laine qu'ils lui procuraient, était manufacturée dans sa maison; et tandis qu'elle procurait ainsi de l'ouvrage à la jeunesse active et industrieuse, les vieillards et les infirmes trouvaient chez elle un asyle. Elle avait acquis une autorité patriarchale sur tous ses vassaux, et ceux d'entre eux qui manquaient à leur devoir, recevaient presque toujours des marques de son mécontentement. Cette

conduite les rendait honnêtes et laborieux, et prévenait les querelles. Lorsqu'elle avait besoin d'un domestique, à l'exemple des grands rois, elle entrait dans la chaumière d'un bon laboureur, conversait familièrement avec lui, et prenait à son service les enfans qui lui convenaient le plus; les élevant avec une sévérité militaire, et ne leur laissant l'espérance d'obtenir sa protection que par leur mérite. Les femmes attachées à son service ne pouvaient suivre leur goût dans le choix d'un ruban ou d'une robe; mais elles étaient toutes à la livrée de la famille, une robe chocolat avec un ruban de même couleur, mouchoir et tablier blancs: telle était la parure des jours de fête. En hiver, on leur permettait de couvrir le tout d'un manteau

brun, fait à la maison. Madame Llewellyn faisait elle-même ses vêtemens, et exigeait que ses filles l'imitassent. Son rouet placé dans sa bibliothèque, lui servait à se délasser après une lecture sérieuse. Elle engageait les filles de ses riches vassaux à filer elles-mêmes leurs habits, en leur donnant pour exemple les anciennes princesses, qui ne dédaignaient pas de laver le linge de la maison. Pendant sa longue retraite, elle avait pris un goût extrême à la lecture des auteurs latins qu'elle traduisait élégamment; elle avait pour les Romains une extrême vénération, et citait fréquemment les plus beaux traits de leur histoire: son érudition ne se bornait point là: l'astronomie était sa science favorite, et ses bons voisins étaient

persuadés qu'elle lisait dans l'avenir, ce qui augmentait leur respect pour elle, et lui attirait l'envie de ses vassaux; en un mot, pour définir son caractère, c'était une femme d'un esprit *mâle* et *vigoureux*.

CHAPITRE VI.

LA grande réputation de sa parente était déjà parvenue à la connaissance de notre héros, qui approchait de sa demeure. Sa situation, dans un tel moment, est plus facile à imaginer qu'à peindre. Charles connaissait déjà assez les hommes pour craindre que le possesseur d'une telle fortune, n'accueillît mal des parens, dont la seule recommandation était leur pauvreté.

Madame Llewellyn passait, à la vérité, pour avoir un sens droit, un cœur généreux; mais elle était aussi d'une humeur bisarre, et peut-être serait-elle dans un de ces momens peu favorables; alors, il regardait ses parens comme pour implorer

leur secours ; il rajustait le nœud de sa cravatte, et réfléchissait de nouveau à la manière dont il se présenterait devant sa patrone; il pensa qu'elle voudrait, sans doute, montrer toute l'étendue de ses connaissances, pour juger des talens du pétitionnaire ; il se prépara en tremblant à l'épreuve terrible, et rappelait à sa mémoire Achille, Enée, et bien d'autres héros dont il s'attendait à réciter les hauts faits ; lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par l'aboiement d'un chien, et le bruit des poules; ses parens, en entrant dans la cour, venaient de causer cette rumeur.

Ils convinrent que madame Marmaduke se ferait d'abord connaître, et présenterait son fils ; en conséquence, ayant rajusté sa coëffure, et demandé une prise de son véri-

table Strasbourg, elle alla trouver la maîtresse de la maison.

Madame Llewellyn était dans son cabinet ; et, trop occupée pour faire attention à celle qui entrait, elle se contenta de lui faire signe de s'asseoir, et de la saluer par une inclination de tête. Dix minutes s'étant écoulées dans un silence mutuel, elle jeta son livre avec une exclamation, que madame Marmaduke ne put comprendre.

« La moitié de ma fortune pour les dernières semaines»; se retournant alors vers elle, elle lui demanda si elle ne préferait pas les anciens historiens aux modernes, et ne recevant pas de réponse, elle lui demanda ce qui lui procurait l'honneur de sa visite, ajoutant qu'elle n'avait peut-être pas lu autre chose que l'his-

toire d'Angleterre et la bible; que l'éducation des femmes était honteusement négligée. Madame Marmaduke rougit et chiffonna son éventail.

— Je n'ai en effet, répliqua-t-elle, aucune prétention au savoir, mais mon époux et mon fils qui sont dans la chambre voisine, seront flattés de pouvoir donner leur opinion.

Madame Llewellyn ordonna qu'on les fît entrer et eut peine à cacher sa satisfaction à la vue de notre héros. Madame Marmaduke expliqua alors l'objet de sa visite, et démontra la parenté qui l'unissait aux Llewellyn, en traçant sa généalogie avec autant d'exactitude et de savoir que madame Llewellyn eût pu le faire si elle eût voulu rapporter celle des douze Césars.

Elle l'écoutait d'un air sérieux, et semblait toujours prête à l'interrompre. Elle jetait de fréquens regards sur notre héros, auquel elle faisait diverses questions, sans témoigner aucun signe de surprise ou de mécontentement. Elle n'ignorait pas que le père de madame Marmaduke avait laissé une fille en mourant, et elle s'était informée, à l'insçu de madame Marmaduke, si elle était réellement cet enfant: persuadée qu'elle ne lui en imposait pas, elle avait veillé sur Charles; ses qualités brillantes, son désir d'aller à l'université d'Oxford, lui étaient connus, et ce fut à elle seule qu'il fut redevable de la puissante protection du noble pair et du baronnet, au dernier examen.

Elle voyait alors les seuls restes

de l'ancienne famille Llewellyn, dans une position si malheureuse, qu'elle n'eût osé les avouer publiquement pour ses parens ; mais décidée à mettre à exécution le plan qu'elle avait depuis longtems formé, par rapport à notre héros, et qui exigeait qu'elle usât d'une grande réserve envers sa famille et lui-même, elle voulut déguiser ses sentimens; et lorsque madame Marmaduke eut entrepris de louer le mérite de son fils, et de prouver que ni son infortuné père, ni elle-même, n'avaient mérité de perdre l'amitié de leur famille, madame Llewellyn l'interrompit brusquement, et lui dit, avec une contenance sévère :

—Prétendez-vous donc, madame, insinuer que j'en aie mal usé envers vous ? ou attaquer la mémoire

de mes respectables ancêtres qui m'ont transmis leur sang, sans aucune tache ? Tout ce qui est parvenu à ma connaissance de vous et des vôtres, c'est qu'un frère de mon grand père, mérita la haine de ses parens par sa conduite extravagante ; il quitta son pays encore très-jeune pour n'y plus revenir, en sorte que sa réputation, ou plutôt sa honte ne put les atteindre ; il se mésallia indignement, et souilla le sang des Llewellyn.

— Si, madame, répliqua M. Marmaduke, une alliance avec la fille d'un homme respectable, mais sans fortune, est capable de déshonorer, j'avoue que l'honneur des Llewellyn a été compromis; mais je m'imagine qu'il a souffert une plus cruelle atteinte, lorsque cet homme a bassement trahi l'amitié, et s'est

joué d'un vieillard, en prodiguant follement ses biens ; cette conduite envers ses nouveaux parens, est une tache que rien ne peut effacer.

—La manière dont ces vérités, déjà connues de madame Llewellyn, étaient proférées, eût pu, si sa colère eût été réelle, ou qu'elle eût possédé un cœur moins généreux, un esprit moins cultivé, exciter son ressentiment; tout au contraire, elle admira la liberté avec laquelle s'exprimait un homme auquel son intérêt personnel et celui de son fils eussent dû dicter un langage tout différent. Cet homme, pensa-t-elle en elle-même, en considérant sa noble fermeté, cet homme a toute la franchise d'un Romain, dans les beaux jours de la république ; combien il diffère de ces parasites déhontés que Juvénal a si bien dépeints !

— C'est à juste titre que vous le blâmez aussi fort, et j'aurai la bonne foi de convenir que si son mariage altéra l'amitié de ses parens pour lui, ce fut ses déréglemens qui éteignirent en eux tous sentimens d'estime ; et le privèrent, ainsi que ses descendans, de prendre part à leur succession ; mais sans doute vous n'ignorez pas que votre aïeul n'est que le frère du mien, et qu'ils en ont eu un autre qui a passé dans l'Inde, et s'est vu à la tête d'une nombreuse famille. Rien de plus extravagant, selon moi, que de bâtir ses espérances pour l'avenir, sur des objets indépendans de notre volonté, et par conséquent incertains, peu probables, quelquefois même impossibles. Parlez, jeune homme, vos parens n'ont-ils pas souvent inter-

rompu vos études pour vous apprendre de qui vous descendiez, que vous étiez parent d'une vieille fille, miss Llewellyn, et qu'un jour, vos espérances de fortune seraient réalisées par sa bonté ?

— J'ai appris, madame, à honorer mes ancêtres, à n'avoir d'obligations à personne, et à ne me confier qu'en la volonté du ciel et en mes seuls efforts. Quand je n'aurais d'autre preuve que je descends des Llewellyn, que mon nom, j'espère ne jamais le déshonorer par quelqu'action indigne d'un homme.

— Non, mon enfant, jamais, ni celui des Marmaduke.

M. Marmaduke s'arrêta là, et n'osa achever un discours que la joie de voir les nobles sentimens de son fils, lui inspirait. Madame Llewellyn, elle-même, eut quel-

que peine à cacher sa satisfaction; elle se confirma dans son projet relatif à Charles, et répliqua vivement : « Marmaduke ! Marmaduke ! je ne connais pas ce nom. Je vous prie, monsieur, apprenez-moi quel est le lieu de votre naissance ? et où vous avez connu votre épouse ! »

— Je suis irlandais, et de bonne famille; j'ai vu madame, pour la première fois, dans une hôtellerie, près de Chester.

— Dans une auberge !

— Oui, madame; elle était avec son père, qui, après avoir essuyé de grandes pertes dans le commerce, se retira à Wales, avec une santé délabrée, pour y jouir paisiblement du reste de sa fortune. Mais les fatigues du voyage, jointes à ses inquiétudes sur le sort de sa

fille, le mirent en peu de tems au tombeau. Les soins que je lui donnai, pendant sa maladie, m'acquirent quelqu'empire sur le cœur de sa fille, qui ne sut pas moins gagner ma tendresse par ses aimables qualités. Si je ne craignais que vous n'attribuiez mes discours à des vues intéressées, je pourrais m'étendre longuement sur le mérite de ce rejeton des Llewellyn, mais cela pourrait paraître hors de saison.

— En effet, répliqua madame Llewellyn, un homme content de son épouse, un fils qui louerait l'auteur de ses jours, paraîtraient dans ce siècle quelque chose d'extraordinaire. Mais, monsieur, il n'en était pas ainsi du tems du *bonhomme Phocion*, ou quand *Collatin* s'étendait sur les vertus de sa *Lucrèce*. Mais je pense, jeune

homme, que vous connaissez Tite-Live, continua-t-elle, en s'adressant à notre héros, et que vous pourrez transcrire cette histoire.

En même tems, elle chercha le passage, et Charles l'ayant traduit avec élégance, elle voulut aussi montrer qu'elle connaissait cet auteur, en faisant diverses remarques judicieuses; et s'adressant à madame Marmaduke, elle lui dit qu'elle espérait, qu'à l'exemple de Lucrèce, elle était souvent à son *rouet*; elle entra ensuite dans une longue conversation avec le père et le fils, sur l'expulsion des Tarquins, et la forme du gouvernement romain qui y succéda; elle conçut une grande opinion de leur savoir; mais, trop habile pour ne pas dissimuler ses sentimens, elle sonna les domestiques, et s'adressant à

notre héros, elle lui dit d'un ton imposant :

« Efforcez-vous toujours, jeune homme, de mériter l'estime de vos parens par une sage conduite ; soyez actif, laborieux, et vous n'aurez alors aucun besoin de la fortune des Llewellyn ; il vous sera indifférent de la posséder. Je dois vous mettre en garde contre l'intention où vous pourriez être de former des espérances extravagantes. *Mes plans sont fixés, et la disposition de mon bien est faite.* Si mes revenus sont considérables, mes dépenses ne le sont pas moins. Cependant, dans le cas où vous auriez besoin de secours pécuniaires pour vous aider dans vos études, adressez-vous à moi, sans crainte.

En parlant ainsi, elle tira de son

porte-feuille un billet de 50 liv. sterlings qu'elle lui donna, et sans faire attention à madame Marmaduke qui se disposait à parler de ses espérances de voir son fils obtenir, par la suite, un bénéfice; elle les conduisit tous les trois, avec de grandes cérémonies, dans la salle voisine, où ils trouvèrent une table sur laquelle était servi un mouton, et les invitant à se rafraîchir, elle les quitta avec une profonde révérence.

Notre héros et ses parens ne restèrent pas longtems à table. Après un léger repas, ils quittèrent la maison de leur parente. Madame Marmaduke était piquée de sa conduite hautaine, et le présent fait à son fils, était à peine capable de réprimer sa mauvaise humeur.

— Nous aurons un jour, dit-elle,

droit à sa succession, car le colonel Llewellyn, est mort sans enfans, ce dont je suis bien persuadée.

— Et moi, j'en doute beaucoup, répliqua M. Marmaduke; vous parlez sans réfléchir; notre fils ne doit mettre ses espérances qu'en ses seuls efforts; s'il se conduit bien, il peut, tôt ou tard, obtenir une cure; mais il faut qu'il doive son avancement à lui seul. Je ne serais pas son ami de chercher à l'abuser par des espérances trompeuses, ou des conjectures peu raisonnables.

Charles voyant la chaleur avec laquelle son père s'exprimait, craignit que ses parens n'entrassent en altercation à son sujet. Il s'efforça donc de changer la conversation, en les entretenant d'autre chose,

jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'hôtellerie ; là, il serra le billet avec le peu d'argent qu'il avait déjà ; et sa mère ayant versé quelques larmes en l'embrassant ; il se disposa à se séparer de ses bons parens, et prit la route d'Oxford, tandis qu'ils retournaient lentement à Wales.

CHAPITRE VII.

PENDANT que les Marmaduke s'acheminaient, à leur destination respective, Madame Llewellyn était en conférence avec M. Simon Bracher, l'un de ses tenanciers, qui avait été le confident intime de son père. La conversation fut renouvelée le lendemain, et les huit jours suivans. Les domestiques commencèrent à parler tout bas ; ils ne savaient quel objet pouvait occasionner ces longs et secrets entretiens.

Par ma foi ! disait le sommelier, vous savez que Bracher est un paresseux ; il n'a jamais mis sa ferme en rapport, et a toujours fait de mauvaises récoltes ; je parierais qu'il est dans l'impossibilité

lité de payer le loyer, et que la fin de tout ceci sera un encan, et une visite à la prison du comté.

Cette opinion prononcée gravement et par un homme de cette importance, eut le plus grand poids, et fut généralement adoptée par tous les domestiques. M. Bracher avait un air pensif et réservé qui ne fit que la confirmer; cependant, on ne tarda pas à en revenir, car il devint tout d'un coup attentif à sa parure et ne portait que ses plus beaux habits. Il s'assit même à la table de madame Llewellyn, et partageait habituellement son souper, observant toujours le plus grand silence sur la cause de ce changement; aussi, le cocher crut-il devoir émettre son opinion, en offrant de la soutenir par un pari.

—Il n'est pas dit que deux certai-

nes personnes ne se marieront pas; je suis même presque sûr du contraire, et j'offre de parier qu'elles se marieront et feront de grands changemens dans cette maison. Je suis sûr que vous êtes tous dans l'erreur ; monsieur le sommelier s'engraissait à vos dépens ; mais je sais ce qui en est, aussi bien que lui.

Ce discours attaquait trop fortement l'honnêteté du sommelier, pour qu'il ne fît pas une vive répartie. Il conseilla donc au cocher de garder pour lui-même ses conseils, et de retenir sa langue, s'il voulait conserver son poste ; il est trop bon pour le perdre, ajouta-t-il ; cependant, si vous le voulez absolument, il suffit que madame Llewellyn entende vos propos insolens, pour vous faire tomber dans la boue, de manière à ne jamais vous en relever.

Cette réplique, bien loin d'appaiser le cocher, ne servit qu'à l'irriter.

— Et je vous prie, monsieur le sommelier, comment vous êtes-vous élevé vous-même de la poussière à l'emploi que vous occupez? Depuis quand avons-nous perdu le privilége de dire notre façon de penser? Il n'en était pas ainsi quand vous étiez assis au bout de cette table! Mais je n'aurais jamais pensé qu'on vous eût donné la garde des clefs de nos bouches avec celles des caves, et que vous pussiez nous les fermer comme les bondons de vos tonneaux. — Non! non! mais brisons là-dessus! si M. Bracher vous entendait vous expliquer ainsi sur son compte, il ne manquerait pas de vous en savoir gré. Gardez, croyez-moi, vos conseils pour vous; quant à moi,

je me conduirai toujours comme je l'entendrai, et dirai ma façon de penser, comme je m'appelle Jeoffroy : car je le veux ; et quant à la menace que vous me faites que je retomberai dans la poussière, le sentiment de mon honnêteté, et la justice de ma maîtresse, suffisent pour m'ôter toute crainte à ce sujet.

Soit que cela fût dû au mot *probité*, prononcé d'un ton ferme, et qui est une expresion assez *délicate* pour certaines gens, soit que ce fût l'effet du mépris avec lequel le cocher affectait de traiter son antagoniste, il est certain que ce dernier ne fit point de réponse. La victoire resta donc au cocher, et la plupart des auditeurs adoptèrent les sentimens de l'homme qu'ils considéraient

M. Bracher, quoique touchant à la quarantaine, réunissait avec l'avantage d'être bien de sa personne, la vivacité de la jeunesse. Quoiqu'il n'eût pas reçu une éducation distinguée, il avait beaucoup d'intelligence et d'esprit naturel; et pardessus tout, la moralité de son caractère était inattaquable. Presque tous s'étonnèrent d'avoir été assez aveugles pour ne pas apercevoir ce que disait le cocher, et dès cet instant, M. Bracher fixa toute leur attention. Chacun réfléchit, en silence, à la conduite qu'il fallait tenir pour gagner sa faveur. Le brasseur se détermina à sortir le lendemain matin, avec un présent du plus bel orge, pour mademoiselle Sarah Bracher; et le jardinier avait déjà coupé une centaine d'asperges, choisies dans le même

dessein. M. Bracher était effectivement très-attaché à sa sœur, qui, non plus que lui, n'était pas mariée, et réglait les affaires domestiques de sa ferme. Gagner la bienveillance de celle-ci, par un acte de politesse, était donc un moyen sûr de gagner la sienne propre; et chacun, à l'insçu de ses camarades, résolut d'en faire l'essai.

A peine donc, les rayons du soleil levant frappèrent-ils les fenêtres de l'église de la paroisse, que chacun prépara son présent et se mit en route, évitant le chemin ordinaire, de peur d'être observé. Ils trouvèrent mademoiselle Sarah Bracher toute en larmes; son frère venait de la quitter dans l'instant, et lui avait promis de lui donner de ses nouvelles à son arrivée à Oxford: il avait coutume de lui con-

fier toutes ses affaires; mais il était, depuis peu, devenu silencieux et bourru. Quoiqu'il eût témoigné une vive douleur de la quitter, il n'avait pas voulu satisfaire sa curiosité; il lui avait promis seulement de lui écrire souvent, ajoutant qu'il pouvait rester trois ans absent; mais il l'assura qu'il l'aimerait toujours comme une sœur. Le concierge de madame Llewellyn devait prendre soin de la ferme.

D'après cette circonstance racontée, avec les marques d'un vif chagrin, la première opinion que Bracher était ruiné, s'accrédita de nouveau dans l'esprit des deux visiteurs. « Il était parti pour éviter la prison ». Chacun pensa donc que son présent pouvait être mieux employé, et s'en retourna par une route séparée, pour le placer ailleurs.

CHAPITRE VIII.

TANDIS que ces conférences se tenaient, dans le secret, chez madame Llewellyn, Marmaduke arrivait à sa destination. Une lettre de son maître de pension lui facilita l'introduction chez son précepteur. Cet homme était aussi remarquable par sa philanthropie que par son instruction et son bon sens. Le soin qu'il avait de ceux qui étaient sous sa direction, ne se bornait pas aux heures de travail; mais il était aussi attentif à graver dans leur esprit des notions de prudence et d'économie, qu'à les guider sûrement sur *le pont des ânes*, ou pour mieux dire, à leur enseigner les différentes parties d'un syllogisme.

Tandis que Marmaduke était en marché des habits tout faits que le tailleur lui avait apportés, le recteur l'entretenait de différentes bonnes maximes, propres à régler sa conduite.

Marmaduke n'eut pas plutôt lié connaissance avec ses camarades, et été reçu à l'académie, suivant les statuts, qu'il alla parcourir les appartemens avec son précepteur. Celui-ci était instruit de l'état des finances de son pupille, et savait combien il était important pour lui de les ménager; il l'accompagna donc chez le tapissier, et malgré l'ampleur de son ventre et les toiles d'araignées qui s'accrochaient à sa robe, il parcourut toutes les chambres du magasin, et donna son avis sur chaque objet, avant qu'il fût acheté. Sous la direction

d'un juge aussi expérimenté, Marmaduke ne dépensa pas son argent en choses superflues.

Outre l'ameublement de sa chambre, quantité d'autres dépenses firent une brèche considérable à la bourse de notre héros. L'argent qu'il fallut donner à son arrivée, pour sa bien-venue, fut suivi de quantité d'autres petites dépenses assez frivoles en elles-mêmes, mais cependant décourageantes pour quelqu'un qui n'est pas trop pourvu de fonds. Le perruquier du collège, quoique payé par quartier, demanda à Marmaduke un pour boire, le vendredi de son arrivée, pour sa première coëffure; le samedi, il en demanda un autre pour avoir donné une certaine tournure à ses cheveux; et le jour suivant, un troisième, parce que c'était le diman-

che. Le lundi, la blanchisseuse lui demanda quelque chose pour la première fois qu'il l'employait ; le mardi, le facteur lui fit la même demande ; le mercredi, le portier du collège adoucit un peu la dureté de ses traits, pour lui présenter une semblable requête; et le jeudi, la femme qui faisait son lit, lui rappela, comme il revenait de la chapelle, qu'elle avait fait une petite commission, et qu'il avait oublié de lui donner le schelling d'introduction.

Ces dépenses le confirmèrent dans la résolution de fuir toute société avec ses camarades d'étude, pour éviter de se livrer à ces plaisirs, qui font également perdre le tems et l'argent. Il savait que la lecture était l'amusement le plus raisonnable et le moins

coûteux. Il devint donc bientôt un véritable reclus ; mais le motif de sa solitude paraîtra expliqué dans une lettre qu'il écrivit à son père.

« Je ne manque, disait-il, ni » ma promenade du matin ni celle » du soir ; mais alors, je suis aussi » seul, que lorsque je suis entouré » de mes sphères, de mes livres et » de ma flûte. Vous pouvez juger » du succès de mes efforts pour me » faire un ami, j'entends par-là un » autre moi-même, par l'esquisse » des caractères des jeunes gens » que j'ai été à même d'observer » jusqu'à présent. Dick Hamilton, » qui est mon ancien, me traite » comme un nouveau venu inex- » périmenté, détourne les yeux et » hausse les épaules, au souvenir » de son premier état d'ignorance » et de puérilité ; tressaille de joie,

» en fixant, avec avidité, la belle
» perspective qui s'offre à lui, et
» les plaisirs réels que procure
» à un jeune homme cette situa-
» tion; il espère se lier avec un
» *savant comme lui*, et si je juge
» bien de ses talens, ils se réduisent
» à mener un esquif, à pousser
» adroitement la bille, et à vider
» la bouteille avec jugement et at-
» tention. Si je passe au voisin,
» dont la porte touche à la mienne,
» et dont les visites deviennent de
» jour en jour moins fréquentes,
» je le trouve enfoncé dans un
» énorme *in-folio* grec. Les vieux
» commentateurs forment assez or-
» dinairement le sujet de notre
» conversation, et il les traite avec
» aussi peu de respect qu'ils l'ont
» fait eux-mêmes les uns à l'égard
» des autres. Leur stupidité l'avait

» fait se morfondre une matinée
» entière sur la chose la plus sim-
» ple du monde. Quelquefois il ne
» veut pas bouger, que je n'aie
» donné mon consentement à ce
» qu'il consulte d'autres livres ;
» très-souvent il est trop occupé
» ou trop sale pour sortir, et se
» met sur la liste des malades, afin
» de dîner dans sa chambre. Harry
» Subtle, un autre de mes voisins,
» ne m'accoste jamais qu'à la ma-
» nière syllogistique, m'accablant
» de termes barbares que je ne com-
» prends pas, et réfutant chaque
» phrase que je prononce, par des
» conséquences si subtiles, que je
» ne puis ni en prévoir ni en saisir
» l'application. Deux autres jeunes
» gens, qui demeurent au même
» étage que moi, ont pour pré-
» cepteurs des maîtres français et

» italiens, et ne s'adressent jamais
» à moi, que dans un jargon inin-
» telligible, le col tendu et roulant
» les yeux languissamment. Quel-
» ques-uns évitent mes questions
» par les mots, une *botte*, *seconde*,
» *tierce*, me tenant à une distance
» respectueuse avec la pointe de
» leur fleuret. D'autres semblent
» n'avoir de conversation que celle
» qui provient de leur a, b, c, d
» français ; ils ne se lèvent ni
» s'asseyent sans : quand ils dé-
» jeûnent, ils les placent entre
» leurs jambes, et imitent leurs
» sons du coin de la bouche dans
» les rues et les grands chemins.
» Mais parmi toutes les personnes
» que j'ai occasion d'observer, un
» certain M. Fidgely est le plus
» désagréable. Cet homme, avec
» un esprit très-frivole, a un corps

» si remuant, que quand il s'assied,
» on prendrait sa chaise pour une
» machine électrique, qui se dé-
» charge continuellement sur lui
» de tous côtés. S'il se met à la
» porte du collège pour jouir de la
» vue des passans, ses pieds sont
» continuellement occupés à net-
» toyer le seuil de fer de la porte.
» S'il sort, il a l'air affairé, ses pieds
» s'entortillent, à chaque pas, dans
» la queue de sa robe; il achète
» des boutons à Locke, prend une
» carte à Christ-Church; il faut
» qu'il achète pour un sol de petit
» lait à Saint-Giles et une corde en
» trois, ou une vieille marche dans
» la boutique de Saint-Clément.
» Telles sont les mœurs de ces
» hommes avec lesquels je me
» trouve à table et aux cours; mais
» vous avouerez qu'on ne peut

» guère désirer bien vivement une
» liaison plus intime. Il doit y avoir
» ici de jeunes gens capables d'un
» attachement vif et durable ; vous
» m'avez averti de ne pas me pres-
» ser, et vous voyez que je n'ai
» pas encore eu la tentation de
» transgresser vos ordres ; quand
» j'aurai le bonheur de trouver une
» personne d'un caractère sembla-
» ble au mien, et qui ait les mêmes
» inclinations, je m'empresserai à
» le rechercher ; mais jusques-là je
» parlerai peu, si ce n'est avec vous
» et le peu de silencieux locataires
» de ma bibliothèque ».

CHAPITRE IX.

L'ORGUEIL de Llewellyn aurait été choqué qu'une personne de leur famille fût entrée au collège dans un rang inférieur à celui de commoner. Madame Llewellyn en avait averti M. Marmaduke, qui avait d'ailleurs lui-même des raisons particulières pour avoir la même façon de penser à l'égard de son fils. Charles était donc au rang de commoner, quoiqu'il faille avouer que son établissement ne répondit pas à son titre. Son ameublement, quoique tout aussi utile, n'avait pas la forme moderne ni l'apparence élégante de celui des autres commoners. Un des fauteuils, par exemple, était orné d'un dossier élevé et

d'une paire de bras si lourds et si massifs, qu'ils auraient aisément supporté le poids d'un alderman le soir d'un festin de la ville ; il méritait un sort plus glorieux ; son précepteur l'avait acheté à vil prix, et Marmaduke ne voulut pas s'opposer à son choix, malgré la lourdeur excessive de ses ornemens. C'était un objet de plaisanterie pour ceux que la curiosité ou la politesse conduisait à son appartement. L'un le comparait au siège sur lequel Archelaüs représente Homère assis. Un autre observait que le Roi de Prusse, Frédéric premier, aurait été tout fier de s'asseoir dessus à son entrevue avec Guillaume III. Un troisième demandait si ce n'était pas dessus que Denys le tyran donnait des leçons à Corinthe ? un quatrième répondait qu'il était sûr

qu'il avait été construit en Angleterre, alléguant que le marchepied avait été détruit par les ravages du tems, et qu'il avait tout l'air d'être le même fauteuil sur lequel le Roi Canut s'était adressé aux vagues à Southampton ; qu'en le nettoyant un peu, il serait très-convenable pour un professeur, et qu'il conseillait à notre héros de s'en défaire dans cette intention, s'il n'était pas assuré qu'il fût destiné à cet usage en restant dans sa possession.

Marmaduke les remerciait de leurs remarques, et ce qui prouvait la bonté de son naturel, aussi bien que la rectitude de son jugement, c'est qu'il n'était aucunement fâché de la liberté de ses nouvelles connaissances.

Ce fut après avoir essuyé toutes

ces plaisanteries, que notre héros entendit un jour frapper violemment à sa porte. Il se leva, l'ouvrit, et les gens qui avaient apporté ses meubles s'avancèrent et procédèrent, sans cérémonie, à les déménager. Il les questionna, sans pouvoir obtenir d'autre réponse, sinon qu'il leur était ordonné de les enlever, et qu'ils en apportaient d'autres à la place. Tandis que Marmaduke s'étonnait de ce qui se passait autour de lui et leur ordonnait de se désister, un long éclat de rire, qui partait de l'escalier fixa son attention. Il fut suivi des mots suivans : « Quel bon débarras ! c'est, ma foi, une œuvre pie! Prenez bien garde à ces vieilles reliques ; elles sont très-précieuses ! » Tout-à-coup un soupçon s'éleva dans son esprit ; il supposa

que, soit par générosité, soit par respect pour l'ordre, les commoners avaient appuyé leurs remarques par l'envoi d'un ameublement plus convenable. Son orgueil en fut alarmé ; il voulut les convaincre que non-seulement il était content de ses meubles, mais qu'il avait encore le courage de s'opposer à leur déménagement, sans qu'il eût donné son aveu. Enflammé par cette idée, il allait se précipiter au bas de l'escalier, lorsque son précepteur vint à sa rencontre, et réprima beaucoup son ardeur par sa présence. Il se plaignit cependant très-vivement de l'affront qu'on lui faisait d'une manière si grossière. Le bon homme sourit.

— Nous avons peut-être eu tort de leur donner lieu de montrer de

l'esprit à nos dépens, dit-il. J'ai depuis trouvé un marché excellent, et la différence est trop peu de chose pour en parler; ces gens auront bientôt arrangé votre appartement, et vous en laisseront paisible possesseur.

Marmaduke s'aperçut alors qu'il s'était trompé; il insista cependant pour garder ses meubles, disant qu'ils étaient assez bons pour lui, et que quoiqu'ils ne répondissent pas à la magnificence de son appartement, il ne voulait pas les changer.

Son précepteur donna alors aux hommes des ordres sur la manière dont ils devaient s'y prendre pour arranger les meubles, tandis que Marmaduke le suppliait de se désister. Il ne se souciait, disait-il, aucunement d'avoir d'obligation à

personne sur des choses qui lui étaient inutiles. Toutes ses représentations furent vaines, et tout ce que notre héros put obtenir de son précepteur, fut de payer la différence qui se trouva, à sa grande surprise, n'être qu'une bagatelle.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

QUAND le précepteur de notre héros vint lui rendre visite, il était accompagné d'un homme de moyen âge, qui semblait arriver d'un long voyage : il avait une belle physionomie et une de ces figures qui inspirent la confiance. Il parlait peu, mais ses yeux étaient continuellement fixés sur Marmaduke, ou occupés à considérer sa personne, tandis qu'il prêtait une oreille attentive à tous ses discours. Lorsque Charles eut terminé ses affaires avec son précepteur, il lui dit qu'il croyait avoir vu cette personne quelque part, que sa physionomie ne lui était pas inconnue. L'autre rougit, secoua la tête,

comme pour affirmer que non, et ne lui répondit pas autre chose. Si l'esprit de Marmaduke avait été moins préoccupé, et avait fait plus d'attention aux objets extérieurs, lorsqu'il fit sa visite à sa parente, il aurait reconnu la personne qui s'était trouvée sur sa route auprès du parc de Llewellyn; mais quoiqu'il eût quelque idée de cet individu, il pensa qu'il lui était fort peu important de savoir où et quand il l'avait vu; c'est pourquoi il ne poussa pas plus loin ses informations; « il ne prenait aucun intérêt à lui, il lui était tout-à-fait étranger, et il était possible qu'il ne le revît pas davantage».

Il fut trompé, quant à ce dernier point; dans toutes ses promenades, l'étranger devint son compagnon inséparable. Il le sui-

vait partout. S'il marchait vîte, l'autre accélérait son pas; s'il marchait doucement, il le ralentissait, et dans quelqu'endroit qu'il s'arrêtât, l'autre se plaçait à une distance convenable. Ainsi dans toutes ses tournées, dans ses excursions aux villages voisins, ses mouvemens étaient surveillés par les yeux pénétrans de l'étranger. Souvent il voulait forcer l'importun à lui expliquer sa conduite, mais en vain; celui-ci paraissait ne pas s'en soucier, et évitait soigneusement toute conversation. S'il ne parlait pas à Marmaduke, en revanche, il en faisait fréquemment le sujet de sa conversation avec les autres; la manière dont il passait chaque heure du jour, le tems qu'il étudiait, la compagnie qu'il fréquentait, l'heure à la-

quelle il se levait, celle à laquelle il se couchait, et jusqu'à la forme et la qualité des vêtemens qu'il portait, étaient les objets de ses remarques et de ses recherches.

CHAPITRE XI.

Sur les rives de la Charwel, environ à cinq milles d'Oxford, dans une langue de terre assez élevée, et qui allait, par une pente douce, jusqu'à la rivière, était le terme de la promenade favorite de notre héros. D'un côté était une jolie cabane, avec un jardin et un verger, qui égayaient l'œil par la grande diversité des fleurs naissantes; de l'autre une prairie entourée d'une haie vive et épaisse, qui suivait l'irrégularité d'un courant, lequel, après avoir formé une espèce de demi-cercle d'une assez grande étendue, allait se perdre sous le feuillage d'un bois. De l'autre côté de la rivière, une quantité de fer-

mes éparses dans la vallée, et des champs de diverses couleurs, présentaient le tableau le plus agréable de la richesse et de l'industrie rurales. Des collines en partie couvertes d'arbres, en partie cultivées, fermaient la scène. Une haie d'épines blanches et noires, mêlées de troënes et de chèvrefeuilles entourait le jardin. Là la nature avait reçu les secours de l'art; on y avait formé un banc de gazon, sur lequel les branches avaient été dirigées de manière à former un bosquet touffu. Notre héros s'y retirait souvent pour passer deux ou trois heures à lire son auteur favori. La solitude de ce lieu et la beauté de la saison, qui devenait de plus en plus favorable pour étudier en plein air, en fit bientôt son principal réfuge; de sorte qu'il passait rarement un jour

sans visitér l'alcove de verdure. Il n'y avait pas encore été interrompu, lorsqu'un soir, ayant prolongé son séjour jusqu'à ce que la difficulté qu'il avait à lire l'eut informé de l'approche de la nuit, il entendit un froissement parmi les feuilles derrière lui; il se retourna et aperçut à travers les branches une figure qui paraissait occupée à le regarder. Il était trop tard pour pouvoir distinguer les traits, mais l'idée de l'étranger qui l'avait suivi tant de fois, se présenta à son imagination. Notre héros s'efforça de se faire jour à travers la haie, mais ses efforts étant infructueux, il courut vers la maison dans l'espoir de trouver un sentier qui le conduisît dans le champ opposé. Ici un autre objet attira son attention. — Une femme se

trouvait devant lui dans le sentier. Quand elle le vit avancer, elle s'enfuit avec l'agilité d'une nymphe des bois, gagna aussitôt la porte, et entra en jetant un cri violent. Entrer dans la maison pour faire des excuses, n'aurait fait qu'augmenter sa terreur. Notre héros poursuivit son chemin espérant avoir une entrevue qu'il pensait bien être d'un genre différent. Il trouva aisément son chemin derrière le berceau, mais il ne put trouver personne auprès. L'approche de la nuit l'empêcha de poursuivre sa recherche, et de s'informer des motifs qui pouvaient porter un étranger à le persécuter ainsi par sa présence importune. Il se hâta donc de retourner au collège, résolu à obtenir plus de succès dans les premières recherches qu'il ferait. Mais

des affaires d'une plus grande importance fixèrent son attention, et lui firent oublier le bosquet et l'importun.

CHAPITRE XII.

Dans toutes les lettres que madame Marmaduke écrivait à son fils, elle s'informait toujours, avec une tendre sollicitude, du tems où il parviendrait à cette promotion qui devait réjouir son cœur, et rendre, en quelque sorte, à sa branche, l'ancienne importance de la famille? Cet heureux moment, selon l'opinion de notre héros, n'était pas très-éloigné. La place de littérature était déclarée vacante; et tout en regardant d'avance le jour de l'élection avec une ferme confiance, il employait tous ses momens à se préparer à l'examen qu'il devait subir sur ses connaissances littéraires. Le jour s'appro-

cha, et son succès lui parut aussi douteux que la place lui avait semblé longue à devenir vacante. Mais que celà fût dû à quelque irrégularité de forme ou de fait, dans les titres de sa généalogie, ou à quelque autre cause que nous ne pouvons déterminer, sa requête fut mise de côté, et le fils de l'orateur Croakley l'emporta sur lui.

On conseilla à notre héros d'en appeler contre la décision des boursiers; mais son père qui avait une grande aversion pour toutes les disputes, et qui était persuadé que le mérite de son fils lui procurerait un jour un autre emploi, sans courir les risques et les dépenses d'un procès, et seulement par les votes d'une honnête majorité, repoussa cette idée.

Cette première infortune donna

à Charles l'occasion de montrer la bonté de son cœur. Aucune expression qui marquât de l'humeur, n'échappa de ses lèvres ; aucune émotion ne troubla la sérénité de son front, lorsque son antagoniste s'efforçait de lire son malheur sur sa figure.

Il est d'usage que, le soir de son élection, le candidat traite les autres aspirans et tous les membres du corps dans lequel il est admis. Marmaduke fut donc du repas que donna Croakley. Lorsque les verres eurent circulé avec la rapidité ordinaire dans ces sortes de fêtes, une personne de la compagnie se répandit en invectives injurieuses contre les électeurs, et déploya toute son éloquence pour engager notre héros à être de son sentiment, en lui disant : — Vous pourrez

appeler héroïsme ou prudence la manière dont vous supportez votre malheur, mais je dois la nommer dissimulation ou insensibilité. J'ai concouru trois fois pour avoir une bourse, et j'ai toujours été éconduit; mais graces soient rendues aux mânes de mon cher oncle! je suis maintenant indépendant, et puis expliquer en liberté mon opinion.

— Si monsieur, répliqua Marmaduke, a dessein de me faire partager son opinion, je le prie de s'en épargner le soin; je serai assez à même de recevoir des consolations quand je lui ferai part de mes chagrins; et il sera tems de raisonner sur mon infortune, quand je lui aurai appris que je ne me sens pas le courage de la supporter.

—Bravo! s'écria-t-on de tous côtés!

— Croyez-vous donc me persuader que vous n'avez aucun chagrin ? Cette place dans la littérature vous aurait procuré par la suite un bénéfice qui vous eût donné l'indépendance et le bonheur. Quelle fin brillante! vous avez tout perdu, et vous ne trouvez pas que vous ayiez à vous plaindre! Allons, allons, monsieur le stoïque, emplissons nos verres : « buvons à la confusion de l'injustice ».

En disant ces mots, il versa une rasade à Charles et la lui porta familièrement à la bouche ; mais notre héros la repoussa avec indignation. — Quoi, vous ne voulez pas boire ? Ne vous ont-ils pas refusé une place de littérature injustement? Pouvez-vous, en retour, refuser de leur porter un toast!

La gaîté de la compagnie fut généralement excitée par cette espèce d'ironie, et Charles s'apercevant qu'elle faisait rire son hôte, qui aurait dû être choqué de ce manque de délicatesse, et que tout raisonnement serait inutile, réprima sa colère et sortit de la salle.

Mais quoiqu'il cachât soigneusement ses sentimens en présence de témoins; quand il était seul, il se désolait du contre-tems qu'il avait essuyé, et de l'interruption que ses études éprouveraient d'une résidence limitée à quelques mois. Lorsqu'il écrivit à son père la nouvelle de son infortune, il tâcha de combattre la fatale impression qu'elle pouvait faire sur ses parens, en montrant du courage et de la résignation, et en leur communiquant l'espoir qu'il avait d'un succès futur.

La confiance qu'on lui avait appris à placer en la bonté divine, celle qui résultait nécessairement du sentiment intérieur de sa capacité, augmentée par un exercice continuel, et la douce harmonie de la musique lui rendirent bientôt sa tranquillité accoutumée, et son application devint encore, s'il est possible, plus forte qu'auparavant.

CHAPITRE XIII.

Un moyen sûr d'augmenter sa réputation et de gagner quelque argent restait encore à notre héros. C'était de composer le poëme que le chancelier avait donné pour sujet de prix. Il y avait déjà pensé souvent dans son berceau favori ; son attention s'y porta alors toute entière. Il renouvela ses promenades sur les bords de la Cherwell, et récitait avec feu, sur le thème proposé, des vers dignes de Virgile. Mais, hélas ! quoique l'esprit et l'imagination hardie de l'homme, ne trouvant pas ce monde assez vaste, cherchent à en créer d'imaginaires, son génie est cependant restreint par la petite portion de

terre sur laquelle il existe. Marmaduke, après avoir presque terminé un poëme qui aurait fait honneur à la société à laquelle il appartenait, et qui devait lui procurer une bourse, était réservé à être encore trompé dans ses espérances.

Un soir qu'il revenait de son berceau favori, où il avait fait quelques additions à son poëme, il s'entendit appeler par des personnes qui étaient dans un bateau. Ils allaient à Oxford et l'engagèrent à les accompagner. La société étant composée des jeunes gens de son collège; il accepta l'invitation, et les jeunes mariniers déployèrent leur savoir pour aller vers lui. Ils avaient à peine gagné le milieu de la rivière, lorsque Croakley, qui tenait le gouvernail, se levant pour donner quel-

ques ordres d'un air d'autorité, se laissa tomber dans l'eau ; ses camarades le crurent perdu. Quelques-uns proposèrent d'arrêter le bateau afin de le sauver s'il reparaissait ; d'autres étaient d'avis d'amener à terre et de donner l'alarme aux paysans ; tandis que quelques-uns déclaraient prudemment que le seul moyen de le sauver était de se diriger promptement vers Oxford, et de se procurer des bateliers et des harpons.

— Oui, oui, s'écria le jeune homme qui avait saisi le gouvernail : partons ; car s'il revient sur l'eau il nous fera chavirer par ses efforts et nous serons tous noyés !

Marmaduke ne raisonnait pas lorsque l'humanité reclamait ses secours. Il se dépouilla à la hâte de ses vêtemens ; et se plongea

dans la rivière. On le perdit quelque tems de vue, et la terreur de la compagnie était élevée au plus haut dégré, par ce qu'ils appelaient un acte de folie. Leur anxiété se calma cependant bientôt, lorsqu'ils aperçurent notre héros qui luttait d'un bras contre le courant, s'efforçant de gagner le bord, tandis qu'il tenait de l'autre le corps inanimé de son compagnon. Animés par cette conduite qu'ils n'avaient pas eu le courage d'imiter, ils se dirigèrent vers lui pour le secourir; mais il n'eut pas besoin de leur aide; une personne qui, appelant Marmaduke par son nom, lui criait de persévérer, qu'il recueillerait le fruit de son courage, était déjà près de lui, supportant une partie de son fardeau. C'était l'étranger qui avait si cons-

tamment suivi notre héros dans ses promenades, et qui était maintenant devenu plus que spectateur de ses actions. Par son assistance, Charles vint à bout de placer le malheureux Croakley sur la rive, qu'ils n'eurent pas plutôt atteinte, que l'étranger éclata en transports de joie et en louanges immodérées. Dans son anxiété pour la santé de Charles, il oublia sa propre situation et celle de l'homme qu'il avait contribué à retirer du fond de l'eau. Il pressait ses cheveux et ses vêtemens entre ses mains, et témoignait une joie excessive. Charles l'assurant que ses soins ne lui étaient pas nécessaires, et ayant entièrement repris ses sens, lui montra l'objet inanimé qui était devant eux, et regardant autour de lui pour examiner le chemin

de la cabane la plus proche, il vit la fumée de la cheminée de la maison près du berceau. Les jeunes gens, qui maintenant les avaient joints, résolurent d'y porter leur infortuné compagnon. On employa tous les moyens pour le rendre à la vie, ce dont on vint enfin à bout.

Il est impossible de décrire le bonheur de Marmaduke à la vue d'un de ses semblables qu'il avait arrachés à la mort. C'est un bonheur inconnu à ces tyrans tout puissans qui désolent la terre, et qui font trembler des nations entières sous leur joug; un bonheur que l'avare ne peut éprouver à la vue de ses trésors, non plus que le libertin dans les débauches les plus voluptueuses. Tout leur bonheur, si leurs plaisirs peuvent être qua-

lifiés de ce nom, n'est que de l'égoïsme ; mais celui que Charles éprouvait, provenait de la source la plus pure. L'action qu'il avait faite, et les sensations qui en étaient la suite, étaient nobles et désintéressées. Cependant comme ce monde n'est pas un lieu de récompense, mais d'épreuves, les moyens même qu'il employa pour sauver la vie d'un autre, mirent non-seulement son existence en danger pour l'instant, mais furent ensuite la source de ses peines et de ses malheurs. L'empressement qu'il avait mis à secourir Croakley ne lui permit pas de prendre les précautions nécessaires à sa santé; une fièvre très-dangereuse le saisit.

CHAPITRE XIV.

En moins de quatre jours Marmaduke fut dans un délire si violent qu'on eut toutes les peines imaginables à le retenir dans son lit. Son précepteur n'avait pas perdu de tems à informer ses parens de sa situation ; et ils se présentèrent au chevet de son lit au moment le plus critique de sa maladie. Qui peut peindre les sensations qu'ils éprouvèrent à cette douloureuse entrevue ? Quelle fut leur affliction de voir leur fils unique qu'ils avaient quitté si récemment dans la vigueur de la jeunesse, dont la conversation avait fait leurs délices, étendu devant eux sur un lit de souffrances, prononçant des phrases

phrases sans suite, roulant les yeux avec l'air sauvage d'un idiot ! sa mère se précipita vers lui ; mais sa sensibilité était trop vivement émue; elle jeta un cri aigu et tomba sans connaissance sur le plancher. Pendant ce tems-là Marmaduke saisissait sa main brûlante, et s'appuyant sur lui, rempli de résignation en la volonté et la sagesse de la providence, adressait en silence ses vœux au ciel pour le rétablissement de son fils. — Vous savez ce qui nous convient; que votre volonté s'accomplisse!

Quelques momens s'étaient écoulés lorsque Marmaduke, regardant fixement son père, s'écria d'une voix entrecoupée : « Qui êtes-vous ? la bonté est peinte sur votre figure ! vous êtes de l'autre monde : oui ! oui ! sortez, sortez prompte-

ment ; ce monde fut fait pour César ». Elevant la voix : « Eh ! le laurier ne ceint-il pas la tête chauve de César Croakley ? Insensé ! que me laisses-tu pour couvrir ma tête? la gourde de Jonas. Je suis écorché, je brûle ! Furies de Pendémonium ne me tourmentez pas ! »

Tels furent les accès de notre pauvre maniaque ; il eut à peine quelques lueurs de raison jusques vers minuit, que la nature sembla entièrement épuisée. Le jour suivant il continua d'être dans le même état. La crise la plus à redouter approchait ; il n'avait plus qu'un souffle de vie. Le médecin ne donnait aucun espoir ; M. Marmaduke n'en avait pas du tout. Il jugea nécessaire de préparer sa femme, à laquelle on avait défendu l'entrée de la chambre du

malade, au malheur qui les menaçait; mais cette pénible tâche exigeait plus de tranquillité. Madame Marmaduke chérissait tendrement son fils, et ce fut en vain qu'il tâcha de la consoler, en lui représentant que si son fils mourait, c'était après avoir sauvé la vie à un de ses semblables; tandis que tant de mères voyaient descendre leurs fils dans la tombe prématurément, par les suites de l'affreuse passion des duels, et les mains trempées dans le sang. « Ah! ma chère Cécile, réfléchissez, je vous en conjure, combien de jeunes gens périssent de bonne heure, victimes de la sensualité; combien survivent à leurs amis, à leur fortune, à leur santé; et combien n'excitent d'autres sensations dans ceux qui les connaissent, que le

désir d'en être débarrassés. Mais Charles, mon cher Charles s'endormira dans la sécurité de l'innocence, et s'éveillera pour jouir d'une félicité sans fin. Le ciel peut-il le traiter plus favorablement »!

Oui! oui! répartit la mère que la douleur troublait : il peut lui sauver la vie! prions-le de nous rendre notre fils, et ne perdez pas vos raisonnemens, en les adressant à une personne qui ne peut les entendre.

Son chagrin était en effet trop grand pour pouvoir se calmer par des argumens ; mais il fut soulagé par un torrent de larmes, qui rendit le calme à ses esprits, et la disposa à attendre l'évènement. Quand son mari l'eut quittée, le cœur palpitant de crainte, pour apprendre le progrès de la crise, il rencontra

le médecin. Il venait de quitter son fils dans l'instant, et il était encore dans l'incertitude. — S'il n'arrivait aucun changement dans la journée, il y avait tout à craindre.

Cette nouvelle ne servit qu'à prolonger leur torture, qui, après avoir duré quelques heures, se calma enfin, et fit place à l'espoir le plus flatteur. Marmaduke fut cependant longtems à se rétablir assez pour être hors de toute rechûte, et plus d'un mois s'écoula avant que ses parens pussent se résoudre à quitter un fils qui leur était si cher, et qu'ils avaient été sur le point de perdre pour toujours.

CHAPITRE XV.

Lorsque les forces de Charles furent suffisamment rétablies pour qu'il pût quitter sa chambre, il alla visiter son berceau favori. Un jour qu'il y était assis, il se mit à réfléchir sur ce qui lui était arrivé depuis qu'il était entré au collège ; il remercia la providence de ce qu'elle lui avait conservé la vie, et lui avait donné des parens aussi bons et qui veillaient avec tant de soin à sa sûreté ; mais il déplora l'inquiétude et la douleur qu'ils avaient souffertes à cause de lui, les dépenses considérables occasionnées par sa maladie, et le retard qu'éprouvait son poëme. Ces idées fixèrent son attention et le

jetèrent dans une sombre mélancolie. Ne trouvant aucun plaisir, soit à se livrer à ses réflexions, soit à considérer le beau paysage qui était autour de lui, il quitta ce lieu charmant qui l'avait rendu si heureux, pensif et abattu. Il avait à peine avancé quelques pas, lorsque les cris douloureux d'une femme le rappelèrent vers l'endroit qu'il venait de quitter. Il s'avança précipitamment, et entendit les paroles suivantes :

— Votre obstination veut-elle me pousser au désespoir ? Pourquoi me forcer, par votre cruauté, à me faire porter sur moi-même une main criminelle, faùdra-t-il que je traîne une vie tissue par le malheur ? Combien de fois n'ai-je pas essayé, mais vainement, de me procurer le plaisir de regarder cette

figure angélique ? combien d'heures pénibles j'ai passées ici..... Ici le séjour de tout ce qui est aimable, de tout ce qui plaît à mon cœur? Mais, graces au ciel! je vais m'en dédommager. Oui, vous rendrez entièrement justice à ma passion. Je jure que rien ne peut me séparer de vous, avant que je me sois vengé sur ces lèvres cruelles, car le..... jusqu'à ce que je.....

— Laissez-moi, monsieur, lâchez-moi à l'instant; je ne veux rien entendre.

— Vous ne le voulez pas! mais par Dieu cela sera!

Un cri violent suivit ces mots, et Charles fut aussitôt sur le lieu. L'amant oublia ses sermens et sa maîtresse, et s'enfuit avec précipitation. Le bel objet de sa persécution se retira avec non moins de

vîtesse, mais les forces lui manquèrent. A peine eut-elle atteint le berceau, qu'elle tomba sans connaissance sur le banc de gazon; Charles courut à son secours, et tandis qu'elle s'évanouissait, il proféra mille imprécations contre celui qui avait pu l'insulter à ce point.

— Etait-ce pour cela, disait-il, que la nature lui prodigua tant de charmes, que ses parens veillèrent avec tant de soin sur elle? mais peut-être sont-ils déjà insensibles à tous tes chagrins, la main de la mort les a délivrés des tourmens de ce monde; ou peut-être vivent-ils..... et seront-ils témoins de la honte de leur fille. Puisse le ciel les préserver d'un semblable malheur!

La femme qui habitait la cabane,

s'approcha alors d'eux, cherchant sa Rosalinde. Elle parut extrêmement effrayée, en la voyant dans un tel état, appuyée sur un de ces messieurs qu'elle se rappelait avoir vu, quand l'infortuné Croakley fut rendu à la vie.

— Grand dieu! s'écria-t-elle, en le regardant attentivement, monsieur, qu'avez-vous fait! Hélas! que votre conduite présente est différente de la dernière! Jetant un regard de mépris sur sa robe, est ce là l'action que je vous vis commettre une fois! On vous a, à la vérité, vu souvent autour de cette maison, et ce n'est pas la première fois que vous avez effrayé cette pauvre enfant. Quel malheur que des jeunes gens comme vous, n'ayent pas d'autre affaire dans l'esprit, que de persécuter les jeunes femmes

par leur folie. Mais, monsieur, continua-t-elle, en considérant de nouveau sa figure, et en s'acheminant vers la maison avec Rosalinde qui était alors revenue de sa frayeur, dites-nous, je vous prie, votre nom avant de vous en aller, afin que nous sachions à qui nous sommes redevables de tant de visites.

Rosalinde tâchait pendant ce discours de la détromper; mais le caractère de madame Loggan, sa mère, d'une vraie trempe d'hibernie, et naturellement bouillant, était trop exalté par l'insulte faite à *sa petite poule*, pour qu'il lui fût possible d'entendre toute autre chose que son propre discours. Cependant lorsqu'elle eut donné le tems à sa colère de se calmer un peu, elle jeta de nou-

veau ses yeux avec beaucoup d'émotion sur la physionomie du jeune homme, et lui demanda son nom.

— Mon nom, répliqua notre héros, il doit vous être fort peu important de le savoir; mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je m'appelle Marmaduke.

Saint-Patrick, et vous sainte mère de Dieu, protégez-moi! Marmaduke, d'Irlande?

— Madame, je vous ai dit mon nom: ne craignez pas que je vous importune de mes visites; cette jeune dame vous apprendra le reste.

A ces mots, il laissa madame Loggan jouir de la surprise que lui avait causé la découverte de son nom. De quelque cause que cette surprise pût provenir, il était trop blessé de ses insinuations, et de la

manière dont elles étaient faites, pour s'informer des motifs de sa conduite; il était de plus résolu à dire un éternel adieu à un lieu où il avait passé quelques-uns de ses instans les plus agréables, plutôt que d'être plus longtems exposé à des soupçons injurieux à son honneur. S'ils avaient duré, l'ignorance et l'erreur en étaient seules la cause; sa propre conscience portait le témoignage de son intégrité, et quant à ce qui s'était passé, il se contenta de l'approbation de ce juge intérieur. Appuyer l'opinion de madame Loggan, en continuant ses visites qui, toutes innocentes qu'elles étaient, pouvaient la confirmer, c'était, selon lui, manquer à cette maxime divine, qui nous enseigne à éviter toute apparence du mal.

CHAPITRE XVI.

ON s'imagine peut-être que notre héros n'a pas été insensible aux charmes de la belle Rosalinde, et qu'en la délivrant de la persécution à laquelle elle était livrée, il devint lui-même son adorateur. Toute naturelle qu'est cette supposition, elle serait mal fondée. Quoique peu éloigné, le moment n'était pas encore arrivé où son cœur devait ressentir la tendre mais dangereuse passion. — Cette passion qui demande la plus grande prudence pour diriger et réprimer son influence, et marque le reste de nos jours avec le sceau du malheur ou du bonheur.

Mais quoique cette impression

lui fût étrangère, on lui attribuait généralement de l'inclination pour la belle habitante de la chaumière. Ses fréquentes promenades solitaires furent remarquées; on ne faisait que chuchoter à ses oreilles, qu'on avait des soupçons sur son amour pour une certaine inconnue. Quelques-uns prétendaient que c'était une servante d'auberge qu'il avait enlevée sur la route; d'autres, que c'était une personne qui s'était évadée d'une pension, et qu'il devait l'épouser. C'est pourquoi ils le raillaient toutes les fois que l'occasion s'en présentait, sur le mystère avec lequel il avait conduit son intrigue, et le félicitaient d'avoir une si belle excuse, pour s'éloigner ainsi de la société. Il tâchait en vain de faire cesser leurs railleries. L'épithète de dissi-

mulé, était le seul fruit qu'il retirait de ses efforts. Mais quelle fut son émotion, lorsque son précepteur, par ses manières froides et réservées, lui donna lieu de soupçonner qu'il croyait ces discours. Il avait traité jusqu'alors Marmaduke avec une liberté et une condescendance des plus flatteuses; il lui avait toujours permis l'usage de sa bibliothèque; mais maintenant la simple politesse paraissait être un effort pour lui. Il ne fut plus admis à l'honneur de partager son café le matin, et il ne lui fit plus que peu de questions, concernant le progrès de ses études. Ce changement, dans la conduite d'une personne pour laquelle, après son père, il avait le plus d'estime, l'affecta vivement. Ne pouvant supporter l'idée d'avoir encouru son mécontent-

tement, il le supplia un jour de lui en apprendre la cause, si cela était possible.

Le digne homme le reçut avec assez de douceur; mais il y avait toujours quelque chose dans ses manières qui était loin de calmer l'inquiétude de son élève. Il lui demanda très sérieusement s'il ne pensait pas prudent de quitter Oxford sur le champ? Le terme était près d'expirer; sa maladie avait considérablement augmenté ses dépenses; l'état de ses finances ne lui permettait, en aucune façon, une résidence inutile Mais au lieu de retourner chez lui, et d'être à charge à ses amis, ne devait-il pas chercher, pendant les vacances, à subvenir lui-même à son existence par son industrie?...

Marmaduke convint de la jus-

tesse de ses raisonnemens, et lui déclara qu'il était prêt à prendre tous les engagemens qu'il pourrait remplir honorablement au gré de celui qui l'emploierait; qu'il ne lui manquait que le consentement de son médecin pour pouvoir quitter Oxford sans regret, dans cette intention. Son précepteur branla la tête avec un air d'incrédulité.

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, rien n'est plus recommandable dans un jeune homme que l'industrie et l'exercice d'un emploi honnête; rien n'est plus blamable, au contraire, que cet attachement entre les sexes qui énerve l'esprit, ou lui fait employer ses moyens à la vile poursuite du plaisir, de la dissipation et de la folie.

Marmaduke ne fut point embar-

rassé pour appliquer la dernière phrase. Il entra dans la justification de sa conduite ; il lui donna un plein détail sur sa *liaison* avec la belle Rosalinde, comme les étudians l'apelaient; déclara qu'il n'avait agi avec elle que de manière à mériter l'approbation de son propre cœur; et qu'il se trouvait fort heureux que la providence eût fait choix de lui pour la délivrer de la persécution la plus horrible. Il conclut en lui exprimant le desir qu'il vérifiât la vérité de son récit, en s'adressant aux habitantes de la cabane elles mêmes. Mais son précepteur lui déclara qu'il se contentait de son explication sur une affaire qui, lui ayant été racontée d'une manière toute différente, lui avait causé beaucoup de chagrin, et avait diminué son estime pour notre hé-

ros ; qu'il avait appelé ce matin même Rosalinde ; que leur narration s'accordait en tous points ; mais que les rapports que lui avaient faits certaines personnes, étaient très-défavorables a Marmaduke; qu'il avait des ennemis, et qu'ils lui donnaient une leçon très-utile d'être toujours sur ses gardes, et de se rappeler que, tout en satisfaisant sa propre conscience, il fallait aussi avoir quelque égard à l'opinion et aux sentimens des autres ; que l'esprit de médisance étant le plus nuisible de tous, chacun devait laisser le moins de place possible à cet ennemi pour exercer ses talens ; qu'il n'avait jamais cru légèrement des choses désavantageuses à son pupille ; mais qu'au milieu des rapports qui circulaient à son désavantage, il avait ouvert son esprit à la conviction.

« Oui, continua-t-il, a connaissance que j'ai de votre caractère, me faisait attendre une telle explication de votre part, et je me suis conduit envers vous de la manière que j'ai cru la plus propre à vous y forcer. Si je n'en avais pas été satisfait, je ne vous aurais pas donné ma recommandation pour une place qui, je l'espère, vous sera également agréable et avantageuse. M. Gultrap, homme très-riche, a besoin d'un précepteur pour son fils : j'ai jeté les yeux sur vous ; obtenez le consentement de votre père, et faites vos préparatifs ; il n'y a pas de tems à perdre ».

Il est impossible de décrire les sensations de notre héros à l'heureuse issue de cette entrevue. Quand elle commença, il croyait avoir encouru le mécontement de son précepteur

et de son ami. Maintenant, non seulement il s'était réconcilié avec lui, mais il y ajoutait encore une preuve de son estime. Que ceux donc, qui sont à la fois jeunes, indigens et reconnaissans, se figurent son bonheur lorsqu'il quitta son patron, pour exécuter ses ordres.

CHAPITRE XVII.

MARMADUKE, après avoir reçu l'approbation de ses parens, se hâta d'aller prendre possession de son emploi. La diligence l'ayant conduit jusqu'au pavillon qui servait d'entrée, il s'achemina avec joie, vers la maison qu'il devait habiter. Il allait vivre avec un homme riche, avec une femme de qualité, et avec leurs honorables et très-honorables connaissances. Toutes les commodités de la vie lui seraient assurées, sans qu'il eût à s'en inquietter. Il aurait assez de tems à lui dans la journée pour la continuation de ses études; et si le moment de prendre les ordres et de monter en grade, pouvait être reculé, ce délai n'é-

tait-il pas bien compensé par les émolumens actuels, et la perspective de l'avenir? » Jamais, s'écria-t-il, tandis que les daims gambadaient dans la plaine, et que les oiseaux faisaient entendre leurs gasouillemens, et semblaient être les témoins de son discours; jamais vit-on un site aussi charmant, un lieu qui réunit plus heureusement la terre, l'eau, les collines et les vallées! Que le propriétaire de ce domaine doit être heureux!

Ces éloges n'étaient pas outrés, mais il faut connaître à fond le caractère du personnage qui en était possesseur, pour pouvoir décider si tout cela devait le rendre heureux.

M. Gultrap était fils d'un homme qui avait tenu une maison de jeu considérable dans un des plus

plus beaux quartiers de la capitale. Il avait commencé de bonne heure à jeter les dés, et à venir chercher fortune dans la métropole, ayant peu d'instruction, et encore moins de probité pour recommandation; mais comme il se lia principalement avec des hommes dissolus, avec ceux dont l'esprit était naturellement faible, ou perverti par l'amour du jeu, il fit ensorte de suppléer à l'une et à l'autre, par une adresse qui lui était naturelle.

Au milieu des vicissitudes des dés, il conserva ce caractère si favorable à ses intérêts. Les caprices, les passions, et les besoins de ceux avec qui sa situation le liait, qui variaient à chaque instant, devaient nécessairement tourner en quelque sorte à son profit. Portant un soin

invariable à l'aggrandissement de sa fortune, sachant se plier à tout, supporter les insultes avec une bonne humeur apparente ; il parvint à devenir associé, et enfin à recueillir tous les profits de la maison. Avec l'économie, qui accompagne ordinairement un homme bas et sordide, il acquit de grandes richesses, et acheta la propriété de Bellville Hall. Il contracta alors une alliance avec un pair noble, mais pauvre, qui, à cette occasion, mit de côté l'orgueil de sa famille, pour relever sa fortune. Quand cette demande importante lui fut faite par l'ambitieux Gultrap, il rassembla toute sa dignité, et lui parla ainsi :

— J'espère, monsieur, que vous êtes convaincu de la grandeur de l'honneur auquel vous aspirez main-

tenant, de contracter une alliance avec ma famille. Vous savez combien vous avez peu de droits d'y prétendre; mais cela ne me retiendrait pas si j'étais certain que les charmes de la personne que vous demandez et l'honneur d'être allié à ma famille, fussent les seuls motifs de votre conduite. Lady Janetta-Charlotte-Babinette, est non-seulement belle et accomplie, mais a droit de prétendre à la fortune de la fille d'un comte : persuadez-moi de la générosité de vos intentions, ou ne me voyez pas davantage.

Le jeune amant comprit fort bien ce que voulaient dire ces paroles; il avait fait différens paris sur le succès de sa demande; il lui était fort indifférent de les perdre; mais abandonnerait-il sa poursuite?

perdrait-il l'honneur d'une telle alliance ? payerait-il ses paris au milieu des railleries insultantes de ses associés, déjà envieux de sa bonne fortune ? Quant à la dame ; quant à sa personne en elle-même, ce n'était qu'une plume dans la balance. Il était charmé de l'avoir ; mais il lui aurait été indifférent de la perdre. Dans tous les lieux publics, chez toutes les marchandes de modes, on pouvait en trouver de plus jolies ; mais comme étant la fille d'un comte, comme instrument d'introduction auprès de gens à la liaison desquelles il n'avait aucun droit de prétendre, malgré la beauté de son équipage, c'était justement ce qu'il lui fallait. Lady Janetta-Charlotte-Babinette fut donc acceptée *in puris naturalibus*, ou en d'autres termes, sans autre dot

que sa robe de nôce : et si l'obtention de nos vœux constitue le bonheur, cette union dut avoir le rare mérite de le procurer des deux côtés. L'ambition du mari était pleinement satisfaite ; les idées que l'épouse s'était formées sur l'importance du mariage, étaient remplies par la possession d'un époux, jeune, riche, bien tourné ; et qui, s'il n'était pas admis dans les sociétés des personnes du bon ton, s'était cependant assez distingué dans les places du ressort public.

Le vieux pair, tiré d'embarras et sûr de trouver un prêteur, si sa mauvaise fortune le poursuivait de nouveau, reparut sur la scène avec plus d'éclat que jamais. Il fit faire un équipage si magnifique, que son cocher ne regarda plus qu'avec mépris ses compétiteurs passés.

Douze années s'étaient écoulées depuis que le nom de Gultrap avoit été annexé à celui de lady Janetta-Charlotte-Babinette, et les sons pompeux de ces noms ne chatouillaient plus avec tant de plaisir l'oreille du mari. La couronne de seigneur, avec les ornemens qui la soutenaient, gravée avec ostentation sur chaque pièce d'argenterie, sur le dos de chaque chaise, et à la tête de chaque billet qui venait de la famille avec laquelle il s'était allié, ne fixait plus ses yeux; il regardait tout cela avec une parfaite indifférence.

Combien il eût été à désirer pour lui que ce changement de sentiment ne s'étendît pas plus loin. Il avait d'abord lâché la bride à ses désirs ambitieux, et son plus grand bonheur avait consisté

dans l'espoir de recevoir des marques de déférence des personnes de distinction. Sa liaison avec le noble pair lui avait suggéré les idées les plus extravagantes sur les politesses qu'il s'attendait à recevoir dans les cercles les plus brillans ; sur l'espoir qu'il avait de partager les faveurs du roi, de briller aux yeux du vulgaire, et d'exciter l'envie de ses compagnons passés, orné des décorations superbes d'un cordon, d'un titre, d'une étoile. Mais, hélas ! ces prétentions furent tournées en ridicule. Mortifié de la manière avec laquelle il fut reçu par les plus respectables de ceux chez qui ses richesses lui avaient donné accès, et outré de voir les parens de sa femme au nombre de ceux qui le méprisaient, il dit un éternel adieu

à la rue Saint-Jacques, pour venir résider à Belville-Hall, et donner des loix aux sociétés des environs. Là, il affectait de mépriser ces honneurs qu'il n'avait pu se procurer; les courtisans et les titres étaient l'objet continuel de ses railleries, et lady Janetta était trop étroitement liée avec tous deux, pour ne pas avoir sa bonne part dans les invectives générales. C'était d'ailleurs une de ces beautés qui se fanent bientôt et perdent le pouvoir de commander l'admiration; cela était dû en partie à l'usage de ces cosmétiques qui détruisent en peu de tems les charmes qu'ils sont destinés à relever. Elle n'eut pas plutôt cessé d'être agréable, que Gultrap chercha à se consoler dans les bras d'autres femmes. Des dissentions et des brouilleries perpé-

tuelles en furent la suite ; mais ils avaient alors l'un pour l'autre une aversion mutuelle. Milady se rappelait, à la vérité, souvent les ravages que le tems avait produits sur elle, qui, si elle l'eût mieux ménagé, lui aurait donné les moyens de conserver l'estime de son mari, ou lui aurait fourni des consolations solides sur sa perte, tandis que lui, de son côté, se rappelait qu'elle était la mère de ses enfans, qu'elle avait été jeune et jolie, et était encore fidèle à ses vœux conjugaux. Mais quoique ces réflexions se présentassent à l'esprit de chacun d'eux dans les momens d'animosité, elles étaient trop faibles pour influencer leur conduite, ou étaient bientôt détruites par la mauvaise humeur. Des raisons particulières empêchaient une séparation,

et la décence retenait devant les étrangers la violence de la dispute. De-là chacun d'eux, comme s'il eût senti sa faiblesse, et qu'il eût craint la société de l'autre, se jetait dans le tourbillon du monde, et la maison était pendant des semaines entières un spectacle de fêtes et de débauches.

Telles étaient les personnes dans la maison desquelles arrivait Marmaduke, et sous la protection desquelles il se regardait comme placé par la bonté de son précepteur et la volonté du ciel.

CHAPITRE XVIII.

Les dames étaient retirées dans leurs appartemens, et les hommes se livraient à la débauche, lorsque notre héros, ayant envoyé son nom, reçut l'ordre de prendre possession de son appartement et de voir si rien ne lui manquait de ce qui lui était nécessaire. On avait ordonné au domestique de lui donner tout ce qu'il demanderait. Avec ces instructions il se retira dans sa chambre, et après avoir long-tems attendu son patron, tout en réfléchissant au discours qu'il lui adresserait, les fatigues du voyage le firent tomber dans un sommeil profond. Enfin le même domestique reparut, et l'informant que son maître

le verrait le lendemain, lui demanda s'il fallait lui apporter quelque chose pour souper; Marmaduke, qui n'avait rien mangé de la journée, y consentit très-volontiers, et après avoir assouvi sa faim, il se mit au lit avec une plus grande idée de la richesse de son patron, que de son affabilité et de sa condescendance.

L'habitude qu'il avait de se lever de bonne heure, ne lui permettait pas de s'abandonner à ses pensées sur son oreiller; quand les rayons du soleil vinrent frapper sa chambre, malgré la tranquillité qui régnait dans toute la maison, il se leva, et après avoir rendu graces au père de l'Univers, et pris un peu plus de soin de sa personne qu'à l'ordinaire, il quitta sa chambre pour venir dans la salle de déjeûner.

Il s'y assit en réfléchissant à sa situation, s'attendant à chaque moment à voir paraître la famille, et tenté par la vue des comestibles, qu'il ne put toucher avant que la cloche eût sonné onze heures, sa patience était presque épuisée; il se leva, et ouvrant la porte, regarda autour de lui pour voir s'il n'apercevrait pas quelques-uns des domestiques à qui il pût s'informer de la cause du délai. Personne ne parut, et il s'en retourna; enfin il entendit le pas de quelqu'un qui s'avançait vers la porte. Ses esprits étaient fort agités, et il rassemblait tout son courage pour se préparer à l'entrevue. La porte s'ouvrit enfin, et rempli de l'idée de lady Janetta, il se leva et se mettait en attitude de faire une gracieuse révérence, quand Pierre,

le domestique qu'il avait vu la veille se présenta. « Ces dames, lui dit-il, déjeûnent dans leurs chambres, et M. Gultrap n'est pas à la maison, il est sorti à cheval ; vous pouvez faire du thé pour vous ».

Marmaduke, après avoir gaiement suivi ce conseil, demanda son élève : « Il est à jouer dans la plaine ». Répondit Pierre.

Notre héros résolut de l'y aller trouver, après avoir d'abord informé le valet de son intention, afin que si l'on demandait après lui, il sût où le trouver ; mais il parcourut en vain la plaine et les bosquets.

« Eh ! monsieur, observa Pierre, à qui il communiqua sa peine, lorsqu'il fut de retour, cela est insupportable, mais pas du tout étonnant. Mais pourquoi parlerais-je ? les domestiques ne doi-

vent pas jaser ; il suffit de considérer le train que mène notre jeune maître. Pas plus tard qu'hier, lui et ses fidèles compagnons, les fils du cocher et du jardinier, dérobèrent la béquille d'un pauvre vieux mendiant, et en ayant enfoncé un bout dans la terre pour la tenir droite, et ayant fixé son chapeau et sa perruque à l'autre bout, s'amusèrent à sauter pardessus, tandis que le pauvre malheureux, incapable de se soutenir, fut forcé de rester couché sur l'herbe humide. Mais pourquoi parlerais-je ? que le malheur poursuive ceux qui augmentent leurs biens par l'injustice ! Que dis-je, cette maison ne peut-elle pas se trouver réduite un jour à la mendicité. Tout s'éclaircit. Mais à quoi bon se mêler des affaires des autres ?

Notre maître rit de tours de son fils ; madame se récrie sur sa gentillesse. Le meilleur serait de lui tenir la bride un peu haute ».

Tandis que Pierre donnait aussi son opinion sur ces importantes matières, on vint lui donner l'ordre de monter à cheval avec Auguste et son précepteur, et d'aller joindre M. Gultrap dans le bois de noisetiers.

« Ouais, dit Pierre en murmurant, quel nouveau caprice ? nous serons trois heures à chercher ».

Ils ne furent guères moins, car ils ne trouvèrent pas Auguste sans peine. Ils allèrent avec lui dans les prairies, mais n'y virent personne ; et après avoir erré pendant deux heures, sans rencontrer M. Gultrap, et sans avoir aucune nouvelle de lui, ils pensèrent qu'il était nécessaire

qu'ils revinssent sur leurs pas, afin de se préparer pour l'heure du dîner; mais Auguste ne voulait pas se presser; il était sûr qu'il y avait un nid dans un bosquet qu'ils traversaient. — L'oiseau ne faisait que de s'envoler. Pierre se mit donc à la découverte, mais en vain. Ils avaient à peine fait quelques pas, qu'il s'écria de nouveau: — « Il y a un nid là, je l'aperçois dans le bois ».

Pierre mit encore pied à terre et prit le nid, mais il n'y avait rien dedans, c'était une habitation abandonnée. Ils voyagèrent alors quelque tems en silence; mais un autre nid fut encore découvert, et Pierre quitta son cheval pour la troisième fois, et avec plus de succès. Tous les obstacles étaient maintenant, à ce qu'ils espéraient, levés. Mais il

ne faut compter sur rien dans ce monde ; il arriva de nouveaux malheurs. Tandis qu'Auguste s'occupait à compter les œufs, quelques-uns tombèrent, et se cassant sur ses habits, exigèrent encore le secours de Pierre. Lorsque tout fut rétabli, ils continuèrent leur route ; mais ils avaient à peine avancé une stade, quand Marmaduke ordonna à Pierre d'arrêter. La figure de son élève avait pris une teinte africaine, il avait l'air d'être en convulsions et tout hors d'haleine ; mais notre héros revint bientôt de sa terreur, en l'entendant s'écrier d'une voix, à moitié éteinte par la douleur, qu'il avait perdu son fouet neuf. Ils s'occupèrent alors à le chercher ; mais comme il ne pouvait se rappeler depuis combien de tems il l'avait perdu, et qu'ils avaient passé par

un sentier étroit, à travers les arbres, où l'herbe et les buissons rendaient le succès de leurs recherches trop douteux pour les continuer, ils les abandonnèrent. « Il voulut alors avoir le fouet de Pierre »; mais il en fut bientôt las. « Il est lourd, sale : il me faut une baguette de noisetier ». Pierre sauta à bas de cheval et lui en donna une; mais elle était trop mince. « Il m'en faut une plus grosse, et dont l'ecorce soit ôtée ». Pierre le satisfit, et ils s'avancèrent de nouveau. A peine eurent-ils atteint la grande route, qu'Auguste se plaignit de sa baguette. « Il est impossible de faire aller mon cheval avec; Pierre, laissez-moi monter devant vous sur votre cheval ». Pierre alors s'arrêta et plaça l'espérance des Gultrap sur sa selle. Mais, hélas ! il arriva

un nouvel accident ; le cheval d'Auguste qui, auparavant ne voulait pas marcher, se sentant dégagé de son conducteur, fit glisser la bride des mains de Pierre, et s'enfuit au galop. Notre héros était la seule personne capable de le rattraper ; il en vint à bout, et ils arrivèrent tous dans la salle. Marmaduke réfléchissait en route, sur la folie qu'il y a à souffrir les caprices des enfans, et marmottait entre ses dents : « *Ce sont les gardiens futurs de nos droits et de notre liberté* » !

CHAPITRE XIX.

A leur arrivée, M. Gultrap vint à leur rencontre. Son garde-chasse s'était trouvé sur son chemin, et en l'aidant à enfermer ses chiens d'arrêt, Gultrap avait oublié notre héros et son pupille. « Il dit à Marmaduke qu'il espérait qu'il avait laissé ses amis en bonne santé ».

Marmaduke lui répondit qu'il arrivait directement du collège. « Vraiment j'espère que mon bon ami le docteur Trotter se porte bien ». Marmaduke lui dit qu'il y avait eu dans son collège une personne de ce nom, mais qu'il était mort depuis longtems. « Pauvre homme ! c'était une bonne pâte d'homme, j'avais beaucoup de con-

sidération pour lui ; mais nous mourons tous ». Il regarda à sa montre en faisant cette exclamation, fredonna quelques paroles, et laissa notre héros se préparer pour le dîner. Quand on se mit à table, il l'introduisit aussi légèrement dans la compagnie. Aussitôt que la nappe fut levée, la politique, cette peste de la conversation raisonnable fut mise sur le tapis. Gultrap était extrêmement violent ; rien ne pouvait sauver l'Angleterre qu'un changement absolu des hommes en place et des mesures ; l'intérêt des propriétaires n'était pas consulté ; le commerce ruinait l'état ; le ministre était tout au plus propre à la surintendance d'une petite banque, ou à avoir le soin d'un magasin. Ces assertions furent suivies de divers toasts analogues. — A cela succéde-

rent une quantité de sentimens grossiers et irréligieux, dans lesquels le clergé était unanimement condamné, comme étant le plus grand obstacle à l'amélioration de l'agriculture ; et il fut convenu qu'aucune classe d'hommes ne contribuait moins à la richesse d'une nation.

Tandis que Marmaduke écoutait ces opinions, si nouvelles pour lui, et soutenues par des argumens encore plus étranges, une personne qui était assise auprès de lui, demanda s'il voulait entamer une petite conversation savante ? en lui disant : « Je hais la politique, j'aime beaucoup l'esprit et la gaieté, et personne ne réunit mieux l'un et l'autre que le vieux gentilhomme qui est vis-à-vis de nous. Le conseiller Thésis est un profond érudit;

il doit être extrêmement agréable de l'entendre discuter ».

Thésis, dont le costume et l'énorme perruque, à l'âge de cinquante-cinq ans, lui en faisaient paraître soixante-dix, entendit cet éloge avec un plaisir inexprimable, et sa vanité l'excita à prouver sur-le-champ combien il le méritait.

« Vous, jeune homme, qui arrivez d'Oxford, qu'y font-ils maintenant »? dit-il, en fixant notre héros à travers ses épais sourcils.

« Si la question, monsieur, était moins générale, il serait plus facile d'y répondre ».

« Quoi, jeune homme, puis-je vouloir dire autre chose que les savans? Les *literati* sont les seuls objets dignes de l'attention d'un *literati* ».

« D'un

« D'un *literatus*, vous voulez sûrement dire, monsieur », observa l'amateur de l'esprit.

« Comme il vous plaira : — Mais, monsieur », dit-il à notre héros, « pensez-vous que les savans soyent des mêmes dimensions que les autres hommes »?

« Je ne puis présumer assez de moi, pour dire que je sois capable de les mesurer », répartit Marmaduke, en souriant de l'absurdité de la question.

« Oui, monsieur, mais, monsieur, s'ils sont gros de leur propre réputation, et qu'ils s'appuyent sur la réputation des autres, ils doivent, monsieur, être du *medium*, de la moyenne grosseur. Eh! mais, monsieur, vous êtes certainement très-savant dans les langues? Que je vous demande,

jeune homme, l'étymologie du mot *verveine*. La verveine, monsieur, était parmi les anciens la plus célèbre de toutes les herbes; jamais la sorcellerie ne fut pratiquée sans son secours. Si une amante soupirait après le retour de son amant, il était rappelé par l'exhalaison, pouvoir attractif de la fumée de la verveine; ou si elle voulait faire éprouver à un berger infidèle les remords les plus poignans, sa punition ne pouvait avoir lieu sans le secours puissant de cette herbe. Cependant, monsieur, quoiqu'elle fût justement estimée à cause de ses vertus, personne, monsieur, ne nous en a donné la vraie dérivation. Servius s'est trompé grossièrement, et tous les autres de même. Elle est dérivée, monsieur, de *ber*, ou *ver*, qui veut dire *jambe*

et *main*, au féminin, vain, mince dans la langue celtique, ce qui correspond à la forme et à la croissance de la plante. Couteau, en français, vient de l'anglais, *cut in two*, coupé en deux. Avouez, monsieur, qu'il n'y a rien de tel que d'être philologue; on aperçoit une beauté et une force dans les expressions, qui sont entièrement perdues pour l'ignorant et la canaille. « Mais, monsieur, y a-t-il de bons diseurs de quolibets maintenant à votre collége »?

« Il peut y en avoir, monsieur; mais je n'ai jamais recherché leur connaissance ».

« Eh! quoi, monsieur? permettez-moi de vous le dire, l'art des quolibets est de la plus haute antiquité. Homère, le plus grand des poëtes, fait dire à Ulysse, au plus

sage des grecs, des quolibets, et moi, monsieur, j'en ai fait beaucoup de bons dans mon tems.

Ici Thésis, échauffé par son sujet et par le vin, dont il avait bu copieusement, toucha si rudement de sa main droite le verre que son voisin portait à sa bouche, qu'il le répandit entièrement sur lui. Il se trouva malheureusement que c'était un élégant du temple, qui se flattait de faire beaucoup de *douces conquêtes* pendant le court séjour qu'il faisait dans son pays. On peut donc se figurer aisément quelle fut sa colère en voyant son gilet favori, brodé en paillettes, et qui devait exciter l'admiration universelle dans le salon de lady Janetta, aussi vilainement souillé. Il jeta des regards furieux sur Thésis, mais celui-ci était trop

engagé dans l'histoire de ses quolibets, pour faire attention à autre chose, l'élégant dit à Marmaduke : « Je suis fort étonné, monsieur, que vous prêtiez l'oreille à des discours aussi extraordinairement absurdes. Quant à moi, monsieur, je ne m'assis jamais auprès d'un convive aussi ridicule..... un mêlange si original ».

« Un mêlange, monsieur, s'écria le conseiller! un mêlange de quoi, monsieur » ?

« Je craindrais, monsieur, répondit le membre du temple, en ricanant, de vous faire un trop grand compliment, si je disais d'esprit et d'absurdité ».

« Quoi! monsieur, vous oseriez dire que Christophe Thésis, maître-ès-arts, est un mêlange original d'esprit et d'absurdité? un homme

qui buvait en toute liberté au sein d'*alma mater*, avant que vous fussiez né? Si vous voulez choisir vos armes dans le cercle des sciences, disputons, en telle langue qu'il vous plaira, soit avec le langage serré de la logique, soit en déployant les fleurs de la rhétorique et de la déclamation, avec l'éloquence expansive de Cicéron, la force mâle de Démosthènes, ou la précision dogmatique d'Aristote. Allons, monsieur, frappons, essayons la force de nos armes, et montrons notre adresse. *Bask'ithi! allez! allez! incipe*»!

A ce défi, prononcé en trois langues, avec la plus grande véhémence, le petit maître répondit avec un ris moqueur, « qu'il refusait le combat, qu'il voyait son adversaire de trop près pour

prendre *le moulin pour un géant*».

Un grand éclat de rire partit aux dépens de Thésis, qui observa, en jurant, « que le membre du temple n'était pas digne d'entrer en lice avec lui; mais qu'il désirait rompre une lance avec M. Marmaduke sur le chemin des argumens ».

Notre héros s'en défendit; mais les yeux de la compagnie étaient fixés sur lui, et l'on demanda, avec beaucoup de tumulte, qu'ils en vinssent aux prises. On formait même des paris en vociférant, quand notre héros déclara, « qu'il n'était pas dans l'intention d'entrer en controverse avec personne; qu'il laissait à ceux qui le désiraient, à disputer tant qu'ils voudraient, et que son patron, en regardant fixement M. Gultrap, jugerait lui-même de sa capacité ».

Cet appel ne fut pas perdu pour la personne à laquelle il était fait. Quoique Gultrap ne songeât pas à épargner la sensibilité de Marmaduke, non plus que de tout autre homme, et eut au contraire joui de son embarras; il considéra son propre discernement comme mis en question. Il avait admis Marmaduke dans sa famille, comme un homme à talens, et le plus petit soupçon, qu'il ne l'était pas, aurait affecté son orgueil. La conduite de Thésis était donc offensante pour lui, et son impertinence fut aussitôt réprimée par un rappel à l'ordre, suivi d'une rasade de claret.

La compagnie était alors si échauffée par la politique et le vin, qu'il eût été impossible de tenir un discours raisonnable et suivi. Leur

bruyante gaieté n'avait plus de bornes, lorsqu'on vint leur faire l'invitation d'aller prendre le thé dans le salon. Notre héros, charmé de s'échapper d'une telle société, et impatient de trouver l'occasion de se former une idée de lady Janetta, qu'il avait à peine vue (car les femmes avaient dîné entr'elles), se mit du petit nombre de ceux qui se levèrent pour obéir à l'invitation. Le reste, au nombre desquels était Gultrap, restèrent encore très-longtems à table.

CHAPITRE XX.

MARMADUKE se trouva dans une situation tout-à-fait nouvelle pour lui. D'après l'idée qu'il s'en était formé, il s'attendait à se trouver dans une salle où un certain nombre de personnes étaient rangées autour d'une table à thé. Mais il n'y avait pas la moindre apparence de fontaine, ni de boîte à thé, ni de theyère, aucunes tasses ni soucoupes. Il était impossible de discerner les personnes qui étaient en visite, de celles de la maison, car le même caractère d'insouciance se répandait sur tout le groupe babillard. Enfin, cependant, une demi douzaine de domestiques parurent à la fois, comme par le pouvoir magique de

Prosper, et traversant aussi-tôt la salle, s'occupèrent à abreuver la compagnie. L'attention de notre héros se fixa sur un petit maître qui parlait avec éloge d'une nouvelle pièce, et faisait ressortir quelques-unes de ses perfections, par une grande quantité de gestes, pour l'amusement des auditeurs. Près delà un officier boiteux, racontait les exploits d'une course de chevaux, tandis que dans le coin opposé, le jeune membre du temple détaillait à haute voix les particularités d'un duel fameux et sanglant. Marmaduke écoutait depuis quelque tems cette narration circonstanciée, quand il crut entendre répéter son nom, se retournant, il aperçut le redoutable Thésis, qui marmotait, d'une haleine, une demi-douzaine de phrases,

contenant autant de quolibets, et qui partit aussi promptement qu'il était venu. Marmaduke, délivré de la sottise de cet original, put examiner de nouveau, à loisir, les figures qui étaient autour de lui; mais ses yeux s'arrêtèrent bientôt sur une seule personne, près de Lady Janetta, qui était alors assise à une table de jeu. Il y avait dans son air et ses manières, lorqu'elle parlait à sa seigneurie, quelque chose extrêmement agréable. Ses traits étaient très-régulier; ses cheveux tombaient en tresses ondoyantes sur ses épaules; sa taille, au-dessus de la commune, était très-bien prise. Tandis qu'il continuait de la regarder dans une admiration silencieuse, il crut remarquer qu'elle l'apercevait, et qu'elle en était déconcertée. Notre héros n'était pas

de ces fats impudents qui se réjouissent, lorsqu'ils ont fait rougir une jeune fille. Il détourna précipitamment les yeux, et fut embarrassé et confus. Il n'osa même, de quelques instans, regarder vers cette partie de la chambre. Quand il le fit, la place, près la chaise de Lady Janetta, était occupée par un être très-différent, du même sexe à la vérité, mais vieille, pâle et décharnée. Ses sensations, à la vue de ce contraste, furent douloureuses; et l'idée qu'elle avait peut-être changé de place pour éviter ses regards, ne servit pas à les rendre moins pénibles. Il se retira encore vers une table qu'on formait à sa gauche, et cherchait à savoir quel jeu ils allaient jouer, et quel serait leur enjeu, quand, à sa grande surprise, et à son grand contente-

ment, l'aimable Emilie elle-même (car c'était son nom), s'adressa à lui, chargée d'un message de Lady Janetta. Le message n'était qu'une bagatelle, mais la messagère le rendait important. S'il avait été auparavant frappé de la tournure et de la belle régularité de ses traits, il eut maintenant autant de raison d'admirer son adresse, et d'être ravi des sons doux et mélodieux de sa voix. La plupart des personnes de la compagnie étaient engagées à différentes tables, et Marmaduke ne se sentant aucune inclination pour se joindre à eux, comme lady Janetta l'y invitait, jouissait d'un plaisir bien vif dans la conversation d'Emilie, quand il fut interrompu par les quolibets de Thésis.

« Tandis que ce second tome de l'impertinent personnage d'Horace

montrait son esprit si mal à propos, la belle Emilie se retira et se plaça à une des tables de jeu, où Marmaduke la joignit aussitôt; mais la conversation ne put se renouer, et il eut la motification de la voir quitter la salle peu d'heures après, sans savoir d'où elle venait, ni où elle allait; tout ce qu'il put apprendre, fut que son nom était Rightley, et qu'elle demeurait avec la vieille dame et le monsieur avec qui elle était venue.

Lorsque la compagnie fut partie, et que le bruit fut calmé, lady Janetta regardant autour d'elle, comme pour chercher un objet qui pût exciter son attention, et suppléer au vague qui se formait dans son esprit, arrêta ses yeux sur notre héros, et s'adressa à lui avec autant de condescendance

qu'elle en eût jamais montré à quelqu'un si inférieur à elle en naissance, en liaisons et en rang. « J'espère, lui dit-elle, que vous avez passé la soirée agréablement : M. Gultrap aurait dû se souvenir que vous êtes encore étranger dans la famille, et faire un plus d'attention à vous. Il faut, monsieur, ajouta-t-elle, vous conduire de la manière qui vous conviendra le mieux, et comme nous nous retirons très-tard, vous pourrez, si vous le jugez à propos, vous faire servir à souper à l'heure dans votre chambre ».

Notre héros donna très-volontiers son assentiment à cette dernière proposition, en s'inclinant, et sa seigneurie se mit à lui faire une espèce d'apologie de l'ignorance d'Auguste, qui, à ce qu'elle craignait, était plus grande

que tout ce que M. Marmaduke pouvait s'imaginer: « C'est notre fils unique, ce n'est qu'un enfant, le pauvre petit est faible, délicat, mais il a un excellent naturel ».

Alors M. Gultrap, qui se carrait sur le sopha, et paraissait plongé dans ses réflexions, l'interrompit tout-à-coup :

« Vous êtes, toujours, madame, à parler de votre marmot: on apercevra facilement ses défauts sans votre secours. J'ai perdu 500 louis ce soir..... savez-vous cela, madame » ?

« Non, monsieur, comment le saurais-je ? Mais je sais que les personnes qui jouent si mal-adroitement devraient modérer leur enjeu » ?

Ici sa seigneurie lança à son mari un regard dédaigneux, qu'il le comprit parfaitement.

« Mal-adroitement! lady Janetta, modérer leur enjeu! qui vous a procuré cette maison, madame? J'ai l'honneur de vous dire que je perds avec un simple novice, avec un bénet; et quoique je ne sois ni duc ni comte, madame, je peux jouer le même jeu que le meilleur d'entre eux. Votre père connait mes facultés »!

Ces mots furent terminés par un semblable souris conjugal, et une augmentation dans la taille du fier Gultrap, qui s'éleva sur la pointe du pied en parlant.

Soit que ce fût la perte, ou la manière dont elle l'apprenait, il est certain que sa seigneurie était visiblement affligée, les larmes lui roulaient dans les yeux, et elle les cacha avec son mouchoir, en marchant vers l'autre bout de la

chambre; Gultrap, était encore á murmurer sur son mécontentement, quand Marmaduke, qui entrait toujours dans les sentimens de ceux avec lesquels il se liait, et qui voyait son émotion avec chagrin, se hasarda, dans la chaleur de son zèle, à l'interrompre.

« Nous sommes tous, monsieur, sujets aux malheurs; mais, monsieur, je vous supplie de réfléchir, qu'il n'est pas généreux de faire souffrir, de nos disgraces, ceux qui ne contribuérent pas à nous les occasionner ».

Le mari bourru reçu cette remontrance avec un regard de mépris.

« Ignorant garçon! » les épithètes additionnels de grossier et de mal-honnète, furent répétées en traversant la chambre à grands pas. Marmaduke était sur le point

de répliquer, quoiqu'il ne distinguât pas parfaitement ce qui était plutôt grommelé qu'articulé, quand Thésis le tira à part. Il lui chuchota à l'oreille, que sa seigneurie lui ayant donné un privilége, il devait en user maintenant et souper, comme l'ancien Diogène, tout seul. Marmaduke sentit l'à-propos de ce conseil, et quoique le conseiller lui déplût pour des raisons déjà mentionnées, il l'adopta. Il était charmé d'échapper à des scènes qui n'avaient rien d'agréable pour lui, et désirait passer en revue, sur son discret oreiller, les évènemens qui avaient fixé son attention pendant le jour.

CHAPITRE XXI.

LE sommeil d'un jeune homme robuste et vertueux, est en général, profond et non interrompu, tel avait toujours été celui de Marmaduke; mais cette nuit il fut court, interrompu et inquiet; mille idées occupaient son imagination; son esprit était trop agité pour pouvoir goûter le repos. Il formait des comparaisons entre les personnes qui composaient sa nouvelle société et ses anciennes connaissances; entre l'instruction, le sens mâle, et les vertus domestiques de madame Llewellyn, et la gaîté folle, l'extravagance qui régnaient à Belville; entre l'affection conjugale qui subsistait entre ses parens, et le dialogue qu'il avait entendu entre les

parens de son élève. Combien les manières du pédantesque Thésis ne contrastaient-elles pas à son grand désavantage avec celles de son précepteur. La jolie petite villageoise, que la calomnie avait fait passer pour la maîtresse de Marmaduke, et la manière singulière par laquelle le hasard la lui avait fait connaître, se présentèrent un moment à son imagination ; mais cette image s'évanouit bientôt pour faire place à celle d'Emilie. Ses pensées s'attachèrent vivement à elle pendant la plus grande partie de sa rêverie; et il s'imaginait aller avec elle dans les bois de Llewellyn-Park, quand le sommeil ferma ses yeux.

Comme la nuit était fort avancée lorsqu'il s'endormit, il s'éveilla plus tard que de coutume. Il commença

ses occupations du matin par un volume grec qu'il avait apporté avec lui, dans sa malle ; mais son auteur était plus sec que de coutume, et moins intelligible. Ce ne fut qu'avec difficulté qu'il put y porter attention, le cours d'une page ; — le remettant dans sa malle, il aperçut sa boîte de crayons, il les saisit promptement, et en peu de minutes, crayonna une ressemblance très-frappante d'Emilie, preuve non-seulement de son habileté, mais encore d'une chose à laquelle il ne prenait peut-être pas garde, — de la profonde impression que l'image de la belle étrangère avait faite sur son esprit. Il avait déjà fort avancé son ouvrage, quand il fut dérangé par quelqu'un qui frappait à sa porte. Sans savoir ce qu'il faisait, il cacha

promptement le portrait, et reçut son élève. Il avait été amené moitié par contrainte, moitié par supplication à faire cette visite : « maman m'a dit que je ne commencerais pas mon livre de sitôt; mon papa m'a promis un cheval sitôt que mon précepteur serait arrivé, et je ne veux pas lire que je ne l'aie. Je suis las de mon vieux cheval et de ma voiture de carton ». Ce fut en vain que Marmaduke lui représenta l'impossibilité de se procurer un cheval en un instant, quelque désir qu'en eût son papa.

« Pourquoi non? Papa est très-riche; a beaucoup de maisons, beaucoup d'argent, et les gens me donnent ce que je désire; je parierais que j'aurai un cheval ? »

Il ne put aisément en venir à à bout; il y eut bien des cris, des sanglots,

sanglots, avant que le livre fût ouvert, et il avait à peine balbutié la première ligne que sa maman parut.

—Pauvre garçon! vous avez donc crié; ah! je m'en doutais. Maintenant, mon enfant, ne sanglottez plus ainsi, cela m'afflige de vous entendre; vous vous ferez mal; vos yeux sont tout rouges; venez, fermez votre livre, vous serez mieux disposé demain matin; vous viendrez avec nous dans la voiture après déjeûner. Je crois, monsieur, en se retournant vers Marmaduke, que l'on est prêt en bas.

A ces mots, la maman sortit tenant l'élève par la main, le précepteur les suivant d'un pas grave et respectueux. Après le déjeûner, Gultrap se retira sans mot dire, avec sir Harry Simpkins, jeune baronnet, qui ne faisait que

de succéder à ce titre, par la mort d'un oncle, et n'était arrivé que de ce jour-là. Il fut traité comme une intime connaissance; cependant, Marmaduke s'aperçut aisément que sa présence ne faisait aucun plaisir à lady Janetta, qui, jusqu'à ce qu'elle monta en voiture, resta silencieuse et réservée. Aussitôt que le départ de son élève le lui permit, Marmaduke se retira à son appartement, et reprit son ouvrage sur le portrait d'Emilie. Tandis qu'il y était occupé, la croisée était ouverte, et la température étant très-chaude, la table sur laquelle il travaillait avait été placée près de la fenêtre. Son appartement était dans la partie la plus retirée de la maison, et donnait sur une forêt, bordée par un talus de verdure, separé des murs par une pro-

menade étroite et sablée. Près de l'extrémité du talus était un vieux orme, dont les branches touffues interceptaient les rayons du soleil, et tout autour on avait formé un banc de gazon. Là, Gultrap et Simpkins s'étaient retirés pour converser sur des objets d'importance. Marmaduke pouvait aisément distinguer le son de leurs voix, sa fenêtre étant directement vis-à-vis; mais il était trop éloigné pour qu'il pût distinguer les paroles. La conversation, cependant, était vive, et continua pendant quelque tems sans la plus petite interruption. Enfin, ils se levèrent et partirent; Simpkins s'écria en s'en allant: « elle est trop vertueuse! » La réponse fut prononcée de même à haute voix et avec emphase: « vertueuse! quel ridicule! langage des sots! »

Ces mots qui frappèrent l'oreille de notre héros, excitèrent en lui des sensations d'étonnement et d'indignation. Elevé par un père, dont les préceptes et l'exemple étaient uniformes, il fut choqué des sentimens de son élève. Son esprit forma une comparaison entre son vertueux professeur et ce protecteur du vice; car il ne doutait pas que Gultrap n'encourageât son compagnon dans quelque amour licentieux.

— Bon dieu ! s'écria-t-il, ne sommes-nous pas tous assez portés au vice, sans qu'il soit nécessaire de nous y encourager? Et un père de famille, un homme qui a passé l'effervescence de la jeunesse, peut-il?...—Cette pensée était trop odieuse; elle était trop repoussante. Marmaduke se fit intérieure-

ment des reproches d'avoir porté un jugement si défavorable d'après des apparences si légères. Plusieurs jours se passèrent sans qu'il eut occasion de tirer aucune conclusion ultérieure des fréquentes promenades solitaires, et des conversations qui continuaient entre eux, jusqu'à ce qu'un matin il entendit de nouveau leurs voix qui partaient du banc de gazon; et le dialogue suivant fut tenu à voix haute et avec feu.

— Pourquoi proposer d'abord le mariage ? observa Gultrap; vous commencez par où l'on doit finir : si je poursuivais l'achat d'un bien, en offrirais-je, du premier abord, toute la valeur? Certainement non.

— Oui, monsieur, mais les cas sont différens; il y a des obstacles.

— Des obstacles ! quels obstacles peut-il y avoir de la part d'une fille?

qui est orpheline, qui n'a ni père pour la conseiller, ni mère pour la réprimander, ni frère pour la défendre. Quant à sa vertu. — Quelle vertu que celle d'une femme isolée! — Si elle résiste à un bel équipages, etc., enfin, à tout ce qu'un jeune homme, comme vous, Harry, peut lui offrir. — Morbleu! ce sera une vertu d'une espèce bien singulière; d'ailleurs, la prudence, mon garçon, lui chuchotera à l'oreille que la charité d'un vieillard ne peut pas toujours durer; qu'elle se réfroidira avec le sang qui coule dans ses veines; alors, il faudra qu'elle vende ses faveurs, ou qu'elle se serve de son aiguille pour subvenir à son existence, et je vous laisse à déterminer quel est le sort le plus agréable?

On ne put entendre la réponse

de Simpkins, à cause de l'éloignement ; mais le déréglement des mœurs de Gultrap n'était plus douteux ; et telle était la pureté des sentimens de Marmaduke, qu'à compter de cet instant, il le regarda avec mépris et horreur.

CHAPITRE XXII.

EMILIE venait souvent en visite à Belville, où elle restait quelquefois une semaine sans retourner chez M. Mildmay. Simpkins y venait aussi très-souvent; mais Marmaduke observa que la réception que lady Janetta lui faisait, n'était rien moins qu'amicale. Il y avait des jours où elle observait tout au plus envers lui, ce qu'exigeait la plus stricte politesse; et Marmaduke surprit une fois ses yeux fixés sur Emilie, laissant échapper quelques larmes, et un soupir trahissait alors ses sentimens intérieurs; les regards de son mari, dans ce moment, ne lui échappèrent pas non plus; ils étaient

fixés sur lady Janetta, et étaient sombres, sévères et repoussans. Cependant, Simpkins était le fidèle compagnon de Gultrap, et quelle que fût la cause de l'émotion de lady Janetta, cela ne les empêchait pas de jouer tous les jours ensemble au billard, ou de faire le soir leur partie de piquet.

Pendant ce tems, Marmaduke et Emilie avaient de fréquentes occasions de se parler; et ils découvrirent bientôt l'un dans l'autre, une similitude de goûts et de caractère, qui rendait à chacun la société de l'autre très-agréable.

M. Mildmay était adepte dans la musique, et savait les langues française et italienne, dans lesquelles Emilie, guidée par ses conseils, avait fait de grands progrès. Madame Mildmay possédait toutes

ces graces, ces talens, qui peuvent orner le sexe, et tendent à rendre l'amabilité même encore plus aimable. Emilie se les appropriait insensiblement. Elle était franche, ouverte, ingénue, et si nous nous rappelons la figure et les qualités de notre héros, nous ne serons pas étonnés que leur connaissance se changea en l'attachement le plus tendre. Mais quoique chacun de son côté observât trop bien jusqu'aux plus petites actions de l'autre, pour ne pas s'en apercevoir, ils évitèrent mutuellement tout ce qui aurait pu le déceler. Emilie, outre la modestie de son sexe, était très-prudente. Quoique jeune et ignorant les ruses des hommes, elle savait combien il était important de connaître à fond le caractère de ceux avec lesquels on doit

se lier pour la vie; et elle savait aussi, que lorsque l'inclination d'une femme est renfermée dans son sein, il lui est beaucoup plus facile de renoncer à une alliance peu convenable.

Charles élevé dans les principes rigides de son père, M. Antoine Marmaduke, était déterminé à combattre son inclination, plutôt que de poursuivre l'avantage qu'il voyait qu'il avait gagné sur l'esprit d'une femme aimable et sans artifice, qu'il croyait si supérieure à lui, par sa fortune et sa naissance. Mais quoiqu'il détestât le caractère des gens à bonne fortune, avoir gagné l'affection d'une personne aussi angélique, était à-la-fois son orgueil secret et son bonheur. Ses vues ne s'étendirent donc pas plus loin qu'à exclure

tout sentiment déshonnête, et à conserver son affection ; satisfait de cette résolution, il n'évita aucune occasion de jouir de sa société : mais, hélas! combien sont vaines nos résolutions les plus fermes, lorsqu'elles sont combattues par une passion favorite! Les sages de la Grèce et de Rome, furent négligés; il préparait pour elle un morceau de musique, ou contribuait par quelques petites attentions à son amusement ; les élémens d'Euclide, et les principes de Newton, furent mis de côté ; son apostasie devint enfin si forte, qu'il célébra en vers sa renonciation aux sciences et à la philosophie.

CHAPITRE XXIII.

Lorsque la persuasion d'un attachement mutuel existe, il est très-difficile aux deux parties intéressées de le cacher; il n'y a que l'absence en ce cas, qui puisse nous sauver. Le penchant de nos amans avait longtems paru dans leurs actions, malgré les efforts qu'ils faisaient pour déguiser leurs sentimens, lorsqu'un accident renversa entièrement les faibles résolutions de la prudence, et amena la déclaration mutuelle de leur passion.

Ils revenaient d'une promenade à cheval, et le domestique était allé au-devant d'eux pour ouvrir une porte secrète par laquelle lady Janetta venait de passer, quand le cheval de Marmaduke, se heur-

tant contre une pierre, s'abbatit, et jeta son cavalier par terre : le coup fut violent; il en fut étourdi. Le gravier déchira sa figure. Emilie ne le vit pas plutôt tomber, que méprisant tout danger, elle sauta à bas de cheval; et Marmaduke était à peine revenu à lui, qu'elle tomba sans connaissance dans ses bras. Il frotta ses tempes, réchauffa ses mains entre les siennes, et l'appela par son nom, du ton le plus passionné et le plus frénétique, mais elle ne semblait pas l'entendre. Enfin, cet effort convulsif fut suivi d'un torrent de larmes. Elle ouvrit les yeux, et d'une voix dont les sons ne pouvaient être entendus que par les oreilles délicates d'un amant, dit : « vous êtes donc en vie! le Ciel soit loué! je suis heureuse! »

— Oui, Emilie! s'écria le jeune homme transporté, et par le Ciel! qui a veillé sur vous; je supporterais volontiers mille chûtes pour un tel aveu.

— Un tel aveu, monsieur? Où suis-je? Qu'ai-je fait? lâchez-moi, monsieur, je suis en état d'avancer.

A ces mots, elle se dégageait de ses mains, quand le bruit d'un cheval, qui courait au grand galop, frappa leurs oreilles, et Simpkins parut aussitôt sur la place.

— Quoi! miss Rigthley! et vous! monsieur, ici! voilà un joli tête-à-tête, ma foi! c'est à quoi je ne m'attendais pas, et vous ne vous attendiez pas non plus que j'en serais témoin. Il n'y a-t-il pas des bosquets plus mystérieux?

— Point de plaisanteries, mon-

sieur ; miss Rigthley a fait une chûte ; ces sarcasmes sont hors de saison.

— Ce n'est point une plaisanterie, monsieur ! je ne suis pas mauvais plaisant, je vous assure.

Emilie lui déclara alors qu'elle n'avait pas fait de chûte, et le pria de ne pas s'inquiéter, de l'aider seulement à rattrapper son cheval ; mais il paraissait trop en colère pour l'écouter.

— Vous n'avez pas fait de chûte ! je vous laisse, madame, revenir de votre frayeur ; et vous, monsieur, remettez-vous.

En disant ces mots, il marmotta quelques paroles de vengeance, et poursuivit son chemin aussi vîte que son cheval le lui permit. Une personne parut alors s'avan-

cer sur la route avec les chevaux. Marmaduke crut se rappeler ses traits. C'était l'étranger qui l'avait si souvent suivi dans ses promenades, près d'Oxford, et l'avait aidé à sauver la vie de Croakley. Il s'informa, avec beaucoup d'intérêt, des particularités de cet événement, et dit qu'il espérait qu'il n'aurait point de suites fâcheuses. Marmaduke l'en instruisit et lui demanda combien de tems il avait résidé dans le voisinage ; l'étranger ne lui répondit pas, et saluant Emilie, qui était alors remontée, s'éloigna rapidement, et entrant dans une brèche faite à la haie, il disparut.

Pendant ce tems, Simpkins avait joint la compagnie qui attendait l'arrivée d'Emilie. Elle consistait en lady Janetta et miss Fortescue,

qui était venue passer quelque tems à Belville. Son père était mort depuis plusieurs années, et l'avait laissé maitresse d'une fortune immense, que Gultrap, pour des raisons particulières, avait longtems désiré voir en la possession de Simpkins; mais son attachement pour Emilie, avait détruit tous ses projets.

— Croiriez-vous, mesdames, s'écria le baronnet, que M. Marmaduke est un jeune homme très-galant; il va chantant ses amours de buissons en buissons. Je ne crois pas qu'aucune de vous puisse longtems lui résister; il en est une que je crains qu'il n'ait déjà infectée de son amoureuse ardeur; j'ai toujours pensé que c'était un vrai luron, et je serais fort d'avis que Gultrap l'obligeât à ne se mêler que de ses affaires.

Notre héros et sa compagne, étant entrés sur l'entrefaite, la conversation fut interrompue; mais lady Janetta qui avait conçu quelques craintes sur le bonheur d'Emilie, se réjouit à l'idée de la conquête qu'elle avait faite d'un amant si rempli de mérite, et d'un protecteur si puissant, tandis que miss Fortescue, soit par esprit de contradiction, soit par la recommandation qu'en avait faite Simpkins, en le traçant d'un caractère licentieux, pensa plus avantageusement de notre héros, qu'elle n'avait fait jusqu'alors; son opinion sur son compte, lui avait toujours, il est vrai, été favorable; mais, dès cet instant, elle résolut qu'il lui appartiendrait entièrement, que tous ses soins, toute son affection se concentreraient en elle. Elle

avait, à la vérité, quelques années de plus qu'Emilie, et sa nourrice avait un peu dérangé ses traits, et mis le plus saillant au niveau de ses joues, en la laissant tomber de ses bras; mais selon l'estimation des hommes raisonnables et prudens, ces légers défauts étaient bien compensés par les avantages qu'elle possédait. Si son mari désirait un régiment, il l'aurait avant la fin du mois. S'il soupirait pour les bénéfices de l'autel, elle pouvait lui procurer un siège tranquille. Mais que pouvait faire Emilie? — Il suffisait donc de laisser entrevoir ses bonnes intentions à Marmaduke, et la raison déciderait de son choix. Telles étaient les idées de miss Fortescue, sur notre héros; et convaincue de la réussite de son penchant, elle se détermina

à ne pas perdre l'occasion d'en faire part; d'après cela, se trouvant quelques heures après, seule avec Marmaduke, elle entama cette importante affaire de la manière suivante :

« Approchez votre chaise, monsieur, ayons ensemble une petite conversation sérieuse. Quel doit être, monsieur, le premier objet de quelqu'un qui aspire au bonheur ?

—L'approbation de sa conscience.

— Bah ! c'est-là la réponse d'un grave évêque ! la richesse n'est-elle pas le point capital ?

— La richesse est un terme vague et indéfini. Si nous la réduisons aux moyens de se procurer les nécessités de la vie, elle est certainement indispensable. — Tout au-delà est superflu : un sauvage même

peut exister par son travail, sans ce que nous appelons la richesse; mais —.

— Oui, monsieur, mais vous ne desirez pas vivre comme les sauvages ? vous ne voulez pas désirer des richesses superflues ? vous ne vivriez pas volontiers de votre travail ?

— Peut-être non, par le travail du corps, mais il faut bien que je subsiste par le travail de l'esprit.

— *Il faut!* Vous pourriez vous en passer, si vous vouliez; il y a des moyens de vivre, et même agréablement sans aucun travail, soit de corps, soit d'esprit, et vous pouvez aisément les deviner.

— Je n'en sais rien, répondit Marmaduke, en souriant de la vi-

vacité avec laquelle elle parlait ; je pourrais peut-être, par un trait de génie, m'attirer une bonne pension, en ayant porté des toasts à la liberté, après avoir été blessé en servant l'état, je pourrais avoir un sort honorable, et vivre à l'aise au moyen d'une souscription publique et patriotique.

— Oui, monsieur, mais ma méthode est entièrement particulière, dit-elle avec aigreur.

— Eh bien ! donc, madame, après avoir pris quelques leçons d'un garçons de cabaret, avoir étudié les livres des bouffons, les ingrédiens des plats tout faits, et les proportions de la Vénus de Médicis, je pourrais me mettre à la suite d'un luxurieux Nabab.

— Ah ! quel stupidité ! un jeune homme galant, comme vous, ne

préférerait-il pas le service d'une dame?

— Vous me faites trop d'honneur; je pourrais, à la vérité, apprendre les saints cantiques, et portant sous un de mes bras le livre d'hymnes d'une vieille douairière, à la conventicule, et la soutenant de l'autre; je pourrai, dis-je, essayer de mener une vie rien moins que laborieuse. — Oui, et après l'avoir placée en réalité, où elle avait été longtems en imagination, *dans la tombe*, je passerais le reste de mes jours gaîment et à mon aise; grâce à son testament!

— Quelle maudite invention! mais, monsieur, supposons qu'une dame, d'une voix tremblante, et regardant languissamment sa figure, supposons que moi, par exemple, récompense votre mérite,

rite, dont j'ai été la constante observatrice, par un phaéton, un régiment, et un. — et un. —

— Je dirais, certainement, que vous êtes extrêmement bonne.

— Oui, mais. — mais supposez que j'y ajoutasse mon gant, et tout ce qu'il contient?

— Votre générosité me surprendrait. Je considérerais l'enveloppe, votre pouce, vos doigts, ce dépôt serait précieux! En vérité, puisque nous discourons sur les moyens de faire de l'argent, je le vendrais à un muséum, on l'échangerait avec sa sainteté pour un chapeau de cardinal. Je ferais mes conditions avec le Vatican; la main *d'un ange* est dix fois plus précieuse que celle d'*une sainte*.

Alors, la porte s'ouvrit, et miss Fortescue eut seulement le tems

d'ajouter, en prenant un ton très-grave : « qu'elle soit de sainte ou d'ange, monsieur, j'espère que vous la considérerez, et que vous apprécierez sa valeur ! sinon, vous aurez lieu de vous en repentir. Quand une femme parle sur ce sujet, il est dangereux de ne pas l'entendre !

CHAPITRE XXIV.

LA conduite de miss Fortescue était trop claire pour ne pas la comprendre. Plus notre héros y réfléchissait, plus il s'étonnait de cette audace et de cette effronterie, que le sentiment de la supériorité de leur rang et de leur richesse n'enhardit que trop souvent les femmes du grand monde à prendre. Il commençait véritablement à soupçonner que dans les cercles du bon ton, les caractères des sexes étaient échangés, et que si les hommes étaient passifs ou indifférens, les femmes avaient le privilége d'inviter, de proposer, de poursuivre. Mais quand il ve-

nait à considérer les manières d'Emilie, (et Emilie appartenait, dans son opinion, à la classe la plus honnête et la plus respectable du sexe); il rejetait cette idée, excepté l'aveu de son inclination que la terreur lui avait arraché dans un moment où sa situation ne lui permettait pas d'apercevoir son inconvenance; toutes ses actions, ses regards, ses gestes, étaient réglés par le *décorum* le plus strict; et la modestie naturelle, et la douceur de son caractère, donnaient un charme inexprimable à tout ce qu'elle faisait et à tout ce qu'elle disait. Les femmes, dans les conditions élevées, n'étaient donc pas toutes corrompues, malgré les maximes de miss Fortescue, et les anecdotes qu'on racontait journellement dans les feuilles périodiques. Emilie et

lady Janetta étaient vertueuses, leur honnêteté défiait la malignité.

— Mais, hélas! s'écria Marmaduke, en sortant de cette rêverie, Emilie est aimable, mais elle n'est pas pour moi; elle est vertueuse, sensible et tendre, mais c'est pour quelqu'autre. Quel droit ai-je de prétendre au bonheur de l'appeler la mienne? Quand je me flatterais que mon sort ne lui est pas indifférent; quand je supposerais même qu'elle consentît à partager avec moi les vicissitudes de cette vie, dois-je l'assujettir aux inconvéniens inséparables d'un état comme le mien? — D'un état de dépendance, sans autre attente que l'espoir éloigné et précaire d'une cure; dois-je l'assujettir à la mortification de se regarder comme dégradée de son rang dans la société.

— Au chagrin de voir sa famille autour d'elle, sans avoir de quoi la nourrir? non, jamais! jamais ces aimables yeux ne seront remplis des larmes de la pauvreté, et ne me reprocheront en silence d'en être la cause! — Mais pourquoi supposerais-je qu'Emilie est dépendante des caprices de la fortune, ou de la bonne volonté d'un mari? Quelle qu'elle soit, et quel que soit le dégré de sa parenté avec les Mildmays, sa tournure et ses manières n'ont rien qui annoncent une basse origine, et son bien doit être considérable. Alors, lui serais-je redevable de mon entretien? Ne devrais-je mon existence qu'à des étrangers, et non à mes travaux? Non, l'indépendance ainsi acquise, si on peut l'appeler de ce nom, serait également déshonorante et humiliante.

Telles étaient les idées de Marmaduke, toutes les fois qu'il réfléchissait sur la déclaration d'Emilie, et sur les marques de s tendresse pour lui qu'il avait remarquées depuis l'instant de leur connaissance. Il y avait, à la vérité, des momens où il espérait qu'il pourrait obtenir quelque chose de plus qu'une cure, par la protection de la riche parente de sa mère; mais ces perspectives gaies et attrayantes s'évanouissaient au souvenir de ses paroles, quand il la visita en allant à Oxford. — *Mes plans sont fixés, et la disposition de mon bien est faite.* Comme il était donc imprudent d'exposer Emilie à la misère, si elle n'avait pas de fortune, et indigne de lui d'entrer dans l'état du mariage, sans être en état d'en soutenir les dépenses, il résolut

fermement d'abandonner toute idée de s'unir avec la seule femme sur la terre qui possédait, et devait toujours posséder ses affections.

Tandis que Marmaduke gémissait sur la nécessité de cette résolution, Emilie souffrait aussi à cause de lui, mais d'une manière différente.

Madame Mildmay avait procuré à Emilie, quand elle entra dans sa famille, une servante dont elle éprouvait encore continuellement l'attachement et la fidélité. En considération des longs services et des bonnes qualités de cette domestique, Emilie lui permettait une certaine liberté dans ses manières, dans toutes les occasions où le bonheur de sa jeune maîtresse était intéressé.

— Quel malheur, madame, dit un jour cette honnête Abigaïl à Emilie, comme elle l'aidait à s'habiller, quel malheur que M. Marmaduke ne soit pas propriétaire de cette maison! Pour ma part, je désirerais que ce fût un prince; mais, quel que soit son sort, si une dame devait s'attacher à lui, ce ne serait pas pour son titre et ses belles maisons, comme miss ** qui épousa la moitié spirituelle de M. *, parce qu'il était *honorable*, et devait être lord après la mort de son père. Je me rappelle souvent l'histoire de la jolie dame, dont parlait M. Simon qui épousa le vieillard le plus laid qu'il soit possible de voir, parce qu'il était chevalier, et portait un cordon rouge sur son épaule. Non, non, M. Marmaduke n'est que précepteur, ce n'est pas

à coup sûr un grand titre ; mais aussi, comme je voulais le dire, il a tant de bonnes qualités, il est si bel homme, a une figure si douce, si agréable, qu'il n'est pas surprenant qu'on soit porté à l'aimer ! mais j'avoue que je ne l'aimerai jamais comme avant ce jour; quoique, en vérité, les gens comme il faut s'embarrassent peu de ces choses, et ne fassent qu'en rire; cependant s'ils lisent leur Bible, ils doivent savoir qu'ils ont tort, et j'oserais même dire qu'ils éprouvent quelques remords à ce sujet, quand ils sont seuls, et c'est ce qui les rend si avides de compagnie et de diversion. Mais je ne sais comment ils s'arrangent quand ils viennent à mourir ; sûrement ils doivent alors rendre leurs comptes eux-mêmes, ils ne peuvent envoyer

leur intendant, ni dire : Venez, gentilhomme, vous répondrez pour moi, et me donnerez votre appui, comme ils font quand les shiners courent à une élection. Non, non ! c'est là le fatal moment, comme le dit Shakespear, dans ses œuvres dramatiques : grâce au ciel ! le pauvre et le riche sont alors de niveau.

— Cela est très-vrai, Judith, mais je vous en prie, à quoi tout ce bavardage aboutit-il ? qu'est-ce que M. Marmaduke a fait ? quel est ce dont les gens comme il faut ne s'embarrassent pas ? si vous voulez parler, tâchez de vous faire comprendre.

— Vous avez raison, madame, mais il y a des choses qui ne peuvent pas s'appeler directement par leurs noms ; et il y a des instans

où l'on fait exprès de ne pas s'expliquer trop clairement, et des momens où la modestie ferme la bouche d'une femme.

— Je voudrais que quelque chose pût fermer la vôtre, observa Emilie, (en essayant de cacher l'impatience et l'inquiétude qui la dévoraient par un sourire) puisque vous ne savez pas mieux vous en servir. Quel est ce dont les hommes du grand monde s'inquiètent peu ?

— Quoi ! madame, de cent cinquante choses, que sais-je ; ils ne s'embarrassent de rien : tenez, ce puissant lord qui mourut l'autre jour, ne s'embarrassait de rien ; il n'avait aucune religion, mais j'ose me flatter qu'il en a maintenant. Vous savez, madame, que le sermon d'aujourd'hui comparait ces

hommes insoucians aux leviatans se jouant sur les eaux, ils s'embarrassent peu qui les fit, ou qui les fait couler, pourvu qu'ils puissent s'y amuser.

—Prenez garde, je vous en prie, où vous attachez les épingles; celle-ci est déjà partie, et mon chapeau avance trop sur le front. Que signifie ce vague? j'ai peur que le sermon ne vous ait un peu trop affectée; pourquoi ne répondez-vous pas à ma question?

— Eh! bien, madame, puisque vous le voulez absolument, vous saurez tout. Les gens comme il faut s'embarrassent peu d'avoir une femme et une maîtresse tout à-la-fois : et sûrement M. Marmaduke, et d'autres jeunes gens comme lui, aiment à imiter les gens de qualité.

— Je ne comprends pas votre folie, Judith; je n'ai jamais ouï dire que M. Marmaduke ait ni l'une ni l'autre.

— Je pensais de même, madame, et je crois que s'il a des yeux, il doit s'apercevoir qu'il ne vous déplaît pas, et alors, il n'a pas besoin de Betty Higgins. Rien de surprenant qu'il vous trompe; il a, d'après l'avis général, une si jolie figure, mais un homme, quelque beau qu'il soit, qui prétend aimer deux femmes à-la-fois, ne me touche pas, quoique l'une d'elles soit une jeune lady, comme vous, et l'autre une véritable mendiante. J'aime un cœur ouvert et sincère, et quand mon William n'était pas auprès de moi, je n'aurais pas jeté les yeux sur aucun jeune homme quel qu'il fût, non, non pas même

sur le lord le plus considérable; et si mon pauvre William était revenu des Indes..... Ah! là! ce peut être pour le mieux; mais c'est un sort cruel, que les amans ne soient pas toujours ensemble dans ce malheureux monde.

Emilie soupira. — Que voulez-vous dire au sujet de Betty Hyggins, comme vous l'appelez? laissez en paix le pauvre William, et poursuivez votre histoire. Ne me tuez pas par l'incertitude: que dois-je entendre?

— Ah madame! j'espère que je ne répandrai jamais le sang d'aucun homme, d'aucune femme et d'aucun enfant; si je le faisais, ce serait le sang de vos ennemis, de ceux qui se conduisent mal envers vous.

— Bien, Judith! mais je vous en

prie, un peu plus de sang-froid. Quels ennemis ai-je? qui sont-ils? qu'ont-ils fait?

La! madame, c'est justement comme vous le pensez; peut-être croyez-vous qu'ils n'en ont pas mal usé envers vous, mais je suis sûre que je le penserais si j'étais à votre place.

— Mais, comment voulez-vous que je puisse établir mon opinion là-dessus, avant que vous m'ayez dit ce dont il s'agit? Je vous ordonne de dire votre histoire telle qu'elle est, ou de vous taire, et de ne vous aviser jamais de me parler sans que je vous y invite.

La rusée Abigaïl crut alors avoir suffisamment éprouvé les sentimens de sa maîtresse, et découvert le véritable état de son cœur, à l'égard de Marmaduke, elle poursuivit en

épiant tous les changemens qui se faisaient sur sa figure.

— Vous saurez donc, madame, que j'ai un parent à la ville voisine, aussi sobre, aussi véridique qu'aucun homme du monde. Il vint me voir dimanche. Il venait ordinairement ce jour là, et comme il y avait quelque chose d'extraordinaire dans ses traits, je pensai qu'il avait quelque secret singulier dont il voulait se débarrasser.

— Bill, dis-je, qu'y a-t-il? vous faites une étrange figure : quel secret avez-vous appris? ce n'est pas bien de garder le soleil pour vous seul; faites m'en part. Racontez-moi votre histoire comme un homme, et n'ayez pas l'air d'un grand Nicodème. Bill piqué de cela, car c'est un garçon d'esprit, en vint où je voulais.

— C'est en vérité, une affaire étrange : monsieur, avant hier, ne revint que tard pour dîner. Il avait été, dit-il, occupé des affaires du marguiller avec M. Gultrap, qui désirant ne pas nuire à un jeune homme qui avait son chemin à faire dans le monde, lui promit d'indemniser la paroisse à l'égard de Betty Hyggins, qu'il dit être dans une position fâcheuse; mais il désirait que cela fût secret. Madame fut atteinte d'un accès soudain de jalousie, et jura de se venger, si ses craintes étaient fondées. Elle avait souvent entendu monsieur l'appeler sa petite Betty, et vous ne pouvez-vous imaginer dans quelle incertitude elle se trouvait. Monsieur, cependant, la satisfit, et ils ont été mieux que jamais depuis ce tems.

— Maintenant, madame, ajouta Judith, voilà mon histoire, et n'ai-je pas raison de dire qu'on se conduit mal envers vous ?

— Allons, je vous ordonne de ne pas en dire davantage.

— Quoi, vous exigez cela ! mais il s'est mal conduit !

— Judith, sortez, quand j'aurai besoin de vous, je sonnerai.

Judith obéit à contre-cœur, levant ses yeux au ciel, dans l'étonnement de la conduite de sa maîtresse, en s'écriant et descendant l'escalier : « là ! mais je suis sûre qu'elle l'aime ».

Il serait difficile de décrire les sensations d'Emilie, en apprenant ainsi l'infidélité de Marmaduke ; elles furent quelque tems trop aiguës pour lui permettre de raisonner sur le dégré de confiance qu'elle de-

vait accorder à l'histoire de Judith : quand elle fut plus calme, elle se repentit de l'avoir renvoyée, sans s'informer comment la femme avait pu être satisfaite de la conduite de son mari, par une explication ; Judith fut donc invitée à dire tout ce qu'elle savait.

— Si madame me promet le secret, car j'ai donné ma parole à William, je lui dirai tout; je l'aime trop pour avoir rien de caché pour elle. Le maître de William fut envoyé à Belville par M. Gultrap, et on lui donna de l'argent pour assoupir l'affaire. La maîtresse de William écrivait à M. Marmaduke pour savoir la vérité ; (Emilie la regarda fixement) mais avant qu'on l'envoyât, M. Gultrap et sir Harry Simpkins, passant à cheval, monsieur les invita à entrer, et M. Gul-

trap jeta la lettre au feu, avec un grand éclat de rire, et déclara, sur son honneur, à la maîtresse de William, que son mari n'était pas l'accusé ; alors elle se calma.

Un rayon d'espoir se présenta alors à l'esprit d'Emilie. — Gultrap avait brulé la lettre. Lui, et Simpkins, qui l'avait si longtems importunée de ses odieuses poursuites, avaient seuls condamné Marmaduke ; n'était-ce pas le commencement de la vengeance, dont le jeune baronnet l'avait menacé si cavalièrement ? Cependant, comment pouvait-elle être satisfaite, à moins d'être convaincue de l'innocence de Marmaduke ? Et tandis qu'elle en doutait, comment oserait-elle le regarder et même lui parler ? Ecrire, ou même permettre que sa servante écrivît, ne pou-

vait s'accorder avec sa dignité, et la délicatesse de ses sentimens ; et propager le rapport, afin qu'il parvînt à ses oreilles et qu'il pût le démentir, pouvait être dangereux.

Elle fut tirée de ces réflexions par une exclamation de Judith, qui d'un air triomphant qui montrait la haute opinion qu'elle avait de la ruse, protesta qu'il était possible de savoir la vérité, et qu'elle savait comment.

— Dimanche prochain, madame, nous serons, comme vous savez, chez M. Mildmay. Betty Higgins, n'est pas à l'aise ; et quoiqu'elle soit, à ce qu'on dit, très-jolie, elle est très-ignorante, et ne nous connaît pas, j'en suis sûre. Eh bien, madame, nous nous peindrons le visage, William et

moi, et nous nous déguiserons en diseurs de bonne aventure, de sorte que personne ne nous reconnaîtra sur la route; et je suis sûre que nous arracherons son secret, en lui disant sa bonne aventure. J'ai un vieux livre sur la sorcellerie, et j'en sais plusieurs leçons par cœur; et puis je ferai quelques tours surprenans qui l'effrayeront, comme les sorciers ont coutume de faire aux filles le jour de la Saint-Simon.

En ce moment, on annonça le dîner, et comme Emilie quittait sa chambre, Judith lui dit que William se pourvoirait d'une couple de vieux manteaux verts; et « alors, madame, nous passerons, je vous en garantis, pour des sorciers errans, s'il n'en a jamais existé ».

Emilie sourit du zèle de sa suivante; mais son cœur était oppressé

par le chagrin. A table, elle parla peu, fût réservée, pensive. Sir Harry la railla avec plus de gaîté que de sentimens, sur sa froideur; cependant, elle reçut ses civilités avec plus d'attention que de coutume; mais elle traita Marmaduke avec un mécontentement visible.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

NOTRE héros était trop attentif pour ne pas apercevoir le changement qui s'était opéré dans la contenance et les manières d'Emilie, et fut trop sensible à sa froideur envers lui, pour ne pas penser qu'il avait fait quelque chose, sans le savoir, qui l'avait offensée. Il supposa même un instant que sa conduite venait de la même résolution qu'il avait prise à l'égard de leur attachement, mais cela ne justifiait pas une inattention si marquée. Il supposa encore qu'elle avait peut-être du penchant à écouter sir Harry; mais dans ce cas la douce Emilie ne se contenterait-elle pas de repousser l'inclination qu'elle se sentait aupara-

vant pour lui, sans y ajouter un traitement si cruel et si méprisable ? Non, cela était impossible. Il y avait donc quelque cause que Marmaduke s'efforçait en vain de deviner. Après avoir passé la nuit sans fermer l'œil, il résolut d'amener une explication dans la matinée, d'Emilie elle-même ; mais il était destiné ce matin à une explication fort différente, et qu'il attendait avec inquiétude.

Quand l'amour possède une femme avancée en âge, et qui a de l'expérience, ses effets sont fort différens de ceux qu'il produit sur une vierge jeune et timide. Dans l'une, c'est une flamme qui s'échauffe doucement, ou si elle consume, c'est par une chaleur lente et graduelle ; dans l'autre, c'est un volcan, qui se détruit lui-

même avec un bruit effroyable, et rejette, par des efforts terribles, tout ce qui s'oppose à son cours, et se répand au loin au milieu de la dévastation générale.

Comme les feux qui brûlaient miss Fortescue, étaient de cette dernière espèce, nous ne devons pas nous attendre qu'ils aient été épuisés dans leur première éruption; ils s'étaient calmés pendant un court intervalle, pour éclater avec une nouvelle violence. Le soleil avait à peine quitté le sein de Thétis, que notre emmourachée quitta sa couche solitaire, et ayant décoré sa personne avec une négligence étudiée, se mit à la poursuite de notre héros, déterminée, par un effort désespéré, à le soumettre à son empire, ou à le bannir pour jamais de ses affections.

L'appartement de Marmaduke était au bout d'une grande galerie, dans laquelle donnaient aussi les portes de la chambre à coucher et du cabinet de toilette de miss Fortescue ; notre héros était obligé de passer devant elle pour gagner l'escalier. Ce fut le moment où elle résolut d'amener une entrevue. C'est pourquoi, l'ayant appelé dans son cabinet de toilette, lorsqu'il sortait, elle s'avança vers la porte, et approchant un siége à l'autre bout de l'appartement, lui adressa ces paroles :

— Si je pouvais, M. Marmaduke, douter de la prudence et de l'honneur de la personne à qui je parle, je ménagerais davantage mes paroles, je peserais chacune de mes expressions, de crainte qu'elles ne reviennent à

mes oreilles, à ma honte, après qu'elles seraient sorties de mes lèvres. Mais, monsieur, quand je considère votre situation et mon rang, ce qui est et ce qui doit être dû de l'une à l'autre, je pense que je peux mettre de côté la réserve ordinaire à mon sexe, qui, à la vérité, lui sied toujours bien pour vous demander à quelle cause vous attribuez cette bonté et cette condescendance avec lesquelles je vous ai toujours traité ?

— Il serait difficile de se tromper sur la cause ?

— Eh bien ! monsieur, quel effet cette cause a-t-elle produit ? Me serais-je oubliée au point de placer mes affections sur un objet qui en est tout-à-fait indigne, ou..... parlez, monsieur !

— Hélas ! pourquoi, madame,

voulez-vous me forcer à vous apprendre ce que je sais devoir vous déplaire? Tout persuadé que je suis d'avoir reçu de vous beaucoup d'obligations, je sens qu'il m'est impossible de vous payer de retour.

— Quoi, monsieur, comment?

— Oui, madame, par estime pour vous, j'ai suivi votre exemple; vous avez été ouverte; vous vous êtes expliquée sans détours..... je suis aussi franc et sincère.

— Mais, monsieur!..... mais..... Avez vous réfléchi sur cette matière avec toute l'attention qu'elle exige? Avez-vous considéré toutes les difficultés que vous aurez à surmonter dans la vie, sans liaisons, sans fortune? cela ne peut-être..... Vous avez donc oublié que le savoir, loin d'assurer notre pros-

périté, ajoute plutôt à nos malheurs ; et vous avez sans doute oublié que miss Fortescue peut vous rendre capable de vous procurer l'une et d'éviter les autres.

— Hélas ! vous ne me connaissez pas ; mes propres efforts suffiront pour fournir à mes besoins, et le sentiment intérieur de n'avoir rien négligé pour me les procurer, suppléera à leur perte.

— Confiance romanesque de jeune homme..... suppléera à leur perte ! ah ! ah ! ah !..... Mais, mon cher visionnaire, que deviendront votre femme et vos enfans pendant ce tems-là ? les soutiendra-t-il aussi ? ou bien resterez-vous toujours dans ce célibat froid et monastique ?

— Je suis charmé, madame, de vous trouver de si bonne humeur ; c'est une preuve que si je vous

avais offensée en quelque chose, je pourrais me considérer maintenant comme ayant obtenu mon pardon.

— En aucune manière; je ris de votre folie; je suis très-sérieuse à votre égard; votre conduite présente décidera si je ne dois pas dire quelque chose de plus que sérieuse. Si vous vous montrez maintenant digne de mon estime, toute cette richesse, ce pouvoir, cette grandeur que je puis posséder seront à vous. Vous serez tout-à-fait indépendant; vous vous lierez avec des hommes distingués et puissans; vous demeurerez où votre inclination vous portera, et changerez de résidence, aussi souvent que vous le voudrez :..... Oui, et ce qui est encore plus important pour un homme de votre sensibilité, tous vos pauvres parens seront mis à

leur aise, afin que votre nom, devenu illustre, ne puisse pas être avili par leur indigence et leur obscurité, et que vous ne soyez pas honteux de les avouer et de converser avec eux.

— Et serait-ce une situation si désirable que celle dans laquelle je connaîtrais le risque de désavouer mon père, et me jeter aux genoux de ma mère..... d'oublier les auteurs de mes jours, les soutiens de ma jeunesse? Vous insultez, madame, en voulant obliger; ils auraient, en vérité, raison de renoncer à leur fils, fût-ce même pour couvrir leur obscurité, qu'il abandonnât le sentier de cette droiture dans lequel toute leur étude et leur orgueil s'attachèrent à le conduire. Madame, ils peuvent être assurés que leur enfant ne s'écartera jamais

de leurs instructions, qu'il n'agira jamais contre les mouvemens de son cœur, quoique les dédains.....

Ici la violence des sensations de notre héros l'empêcha de poursuivre.

— Allons, allons, M. Marmaduke, point de pathétique, je vous en conjure; vous n'aurez pas besoin de cela dans votre liaison avec miss Rigthley..... une liaison d'où naîtront, sans contredit, tous les genres de bonheur; l'amour et l'estime de M. Mildmay, pour avoir séduit une personne si jeune et sans expérience; l'amitié et la reconnaissance de nos jeunes gens à la mode, pour les avoir privés d'un trésor auquel ils ont peut-être plus de droits de prétendre, et l'éternelle reconnaissance et fidélité de votre bien-aimée; quand

elle pesera ses pertes et ses bénéfices dans les balances de l'expérience..... Ce bonheur mérite vraiment toute votre attention ; il est digne d'un homme qui est déterminé à suivre le sentier de la droiture, et à ne pas affliger ses parens, en s'élevant trop au-dessus d'eux pour elle ; il est juste de refuser la main d'une personne tout-à-fait indépendante ; mais si l'on ne sent pas son importance dans un tems, on la sentira dans un autre. Oui, monsieur, puisque vous êtes tellement destitué de tout sentiment généreux de reconnaissance, d'ambition, allez..... suivez le rude sentier de la droiture, dans lequel vos parens vous ont dirigé ; devenez sage par l'expérience, et repentez-vous à loisir de votre folie.

L'agitation de miss Fortescue était trop violente pour qu'elle put continuer, et elle parcourut pendant quelques instans la chambre de long en large, tremblante de rage et de dépit; tandis que Marmaduke, sans lui rien dire, crainte de l'irriter davantage, et ne se sentant pas disposé à l'encourager et à la tromper, en essayant de flatter sa passion, restait dans le silence, et observateur stupéfait de sa conduite. Cependant, étant bientôt revenu de sa surprise, il s'approcha de la porte, lorsque la voix d'Emilie fixa son attention. Elle appelait miss Fortescue de la galerie, qui, tirant la porte de son cabinet de toilette après elle, passa dans sa chambre à coucher pour la recevoir. La situation de notre héros était extrêmement désagréable.

Il essaya de passer dans la galerie; mais il entendit le bruit des pas qui en sortait, et fut forcé de renoncer à ce projet. Emilie et miss Fortescue parlaient alors à voix basse dans la chambre à coucher. — Je viens vous rappeler, madame, de votre promesse, d'aller promener à cheval ce matin, afin que vous mettiez votre habit avant de descendre.

— Je vous remercie, ma chère, de votre attention; mais par où passerons-nous.

— Je crois qu'à travers le parc et vers le village, est la promenade la plus agréable, observa Emilie.

— Très-bien; mais vous avez l'air pensif, et c'est en vain que vous voulez dissimuler, j'en connais la cause; certaines personnes sont trop vaines pour garder un secret,

et quand on a fait une semblable conquête, il n'est pas étonnant qu'on le divulgue. Une jeune dame n'appuie pas une tête languissante sur le sein d'une personne qu'elle n'aime pas. Emilie rougit de honte et de courroux.

— Quoi ! se dit-elle, Marmaduke aurait-il pu trahir ainsi ses secrets ! pouvait-il triompher ainsi d'un aveu extorqué par la crainte, quand elle n'était pas maîtresse de ses sentimens ! s'il le pouvait, sans doute que Betty Higgins était liée avec lui ! mais cela ne pouvait être, une telle bassesse était absolument incompatible avec son caractère.

Un profond soupir lui échappa lorsqu'elle finissait ce soliloque.

— Ma chère Emilie, quelle faiblesse inconcevable est la vôtre ?

Quand sir Harry nous dit que vous vous appuyez sur le sein de M. Marmaduke, nous vous excusâmes toutes..... Vous vous étiez trouvée mal, et il était impossible de l'éviter (souriant malicieusement); mais qui vous défendrait, si vous pensiez davantage à faire de ce gothique tuteur d'Auguste, votre amant?

— Chère dame, répartit Emilie, en tâchant de se commander.

— Tant que ma conduite aura l'approbation de ma conscience, je ne m'inquiéterai pas des discours des autres. Je crois cependant que c'est la première fois que l'épithète de gothique est appliqué à M. Marmaduke par miss Fortescue. Elle a été plus d'une fois très-éloquente à louer sa personne et ses qualités.

— Bah! c'était dans un de ces

heureux momens, dans lesquels on se sent disposé à aimer et à louer toutes les choses ; mais ce jeune homme n'est pas de mon goût. Excusez-moi, ma chère miss Rigtley, si je vous conseille de surmonter une inclination si ignoble. Oui, ma chère enfant, repoussez-la de votre cœur, elle est indigne de l'occuper.

Emilie allait répliquer, mais elle continua ainsi :

Si vous vous livrez à votre penchant, sans regarder les choses de plus loin, vous serez certainement malheureuse; cette inclination éloignera tous vos amis ; et si, malgré l'opposition de tout le monde, vous devenez la maîtresse légale de Marmaduke, vous aurez à partager ses affections avec toutes les beautés faciles de sa connaissance.

— Le jeune homme est-il donc

si libertin? Quelle raison avez-vous de le juger si défavorablement?

— Je ne prétends pas l'appeler un libertin ; mais sa jeunesse et ce que quelques-uns appellent sa beauté, l'exposeront aux séductions, et je ne lui crois pas assez de vertu pour résister à la corruption. Mais laissons-là sa vertu ; tenez-le à une certaine distance ; les jeunes gens sont assez entreprenans de leur naturel, sans qu'ils aient besoin d'être encouragés, et j'ai toujours observé que plus leur origine est basse, plus leur effronterie est grande.

Elles étaient alors dans la galerie quand quelque chose s'étant dérangé dans la coiffure d'Emilie, elle fit un effort pour ouvrir le cabinet de toilette de miss Fortescue, mais la porte étoit fermée en de-

dans ; elle retourna donc précipitamment dans la chambre à coucher, et avant que miss Fortescue eût deviné son intention, elle était déjà dans le cabinet de toilette. La situation de miss Fortescue est plus facile à imaginer qu'à décrire ; elle avait elle-même, pour prévenir toute intrusion, verrouillé la porte du cabinet; il était donc certain que Marmaduke n'avait pas pu en sortir, et elle suivit Emilie avec une contenance (malgré l'étude profonde qu'elle avait faite dans l'art de déguiser ses sentimens) qui laissait assez entrevoir la honte, la vexation et la colère ; et portant ses yeux de tous côtés, quel fut son étonnement en la trouvant seule. Marmaduke s'était donc échappé depuis qu'elle l'avait quitté ; alors il était possible que sa retraite n'eût

pas été assez prompte pour empêcher Emilie de l'apercevoir. Elle examina ses traits, mais ils n'indiquaient ni crainte ni surprise : elle examina le verrou, il n'avait pas été forcé. Son étonnement fut alors extrême ; enfin, elle devina que notre héros s'était sauvé par la fenêtre : en conséquence elle essaya de recouvrer sa sérénité ; mais à peine y avait-elle réussi, qu'Emilie, en passant devant la fenêtre, s'arrêta pour observer un dérangement tout récent qui avait été fait dans les arbrisseaux, et regardant en bas, s'écria.....

— Qu'est-ce que cela signifie ? cette poussière vient d'un soulier ; je vous assure qu'on en voit l'empreinte.

— Oui, ma chère, répliqua miss Fortescue, avec une effronterie

égale à sa présence d'esprit. « Vous avez certainement raison ; et si elle venait du pied de M. Marmaduke, quelle précieuse relique cela serait ! je le prierai de laisser, non-seulement l'empreinte de son pied, mais de laisser même sa pantoufle sur votre cheminée ; alors vous aurez quelque chose à contempler ; mais que cela ne vous affecte pas, vous n'êtes pas la première qui ait remarqué, avec ardeur, l'empreinte des pas de son amant ; nos poëtes vous diront que c'est fort ordinaire ».

— Pardonnez-moi, madame, je ne me sens pas la force de supporter ces railleries.

— Et vous avez aussi remarqué la poussière. Eh bien ! donc, pour satisfaire votre curiosité, et vous apprendre un grand secret (par-

lant à voix basse), au moment que vous m'appelâtes, j'avais mon pied là, et je sentais une démangeaison incroyable à la cheville; pouvez-vous me dire ce que cela signifie? Mais venez, M. Marmaduke le peut; il est, j'ose le dire, très-versé dans les sciences de la bonne aventure, des signes, des pronostics.

Emilie tressaillit (*bonne aventure*). Elle avait donc entendu l'imbécille plan de Judith! mais qui aurait pu l'en informer! C'était sans doute une expression accidentelle. Hélas! si l'on ne pouvait se fier à la discrétion de Marmaduke et de Judith, il n'y avait plus d'honneur parmi les hommes. Cependant pourquoi craindre les censures du monde? Il peut scruter ma conduite? Si j'ai du

penchant pour M. Marmaduke, c'est seulement parce que je suis convaincue qu'il le mérite. Que le monde prouve qu'il est sans principe, libertin, immoral, et je prouverai que je puis sacrifier mon inclination à un sentiment d'honneur.

Telles étaient les pensées d'Emilie, en accompagnant miss Fortescue à la salle de déjeûner.

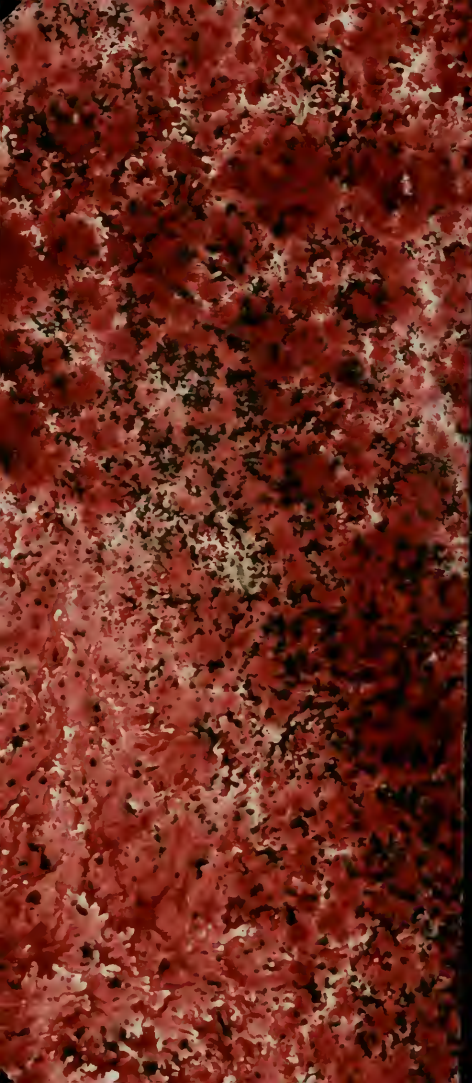
Marmaduke s'était échappé par la fenêtre; il fut à peine à terre, que jetant les yeux autour de lui pour voir s'il avait été découvert, il observa l'étranger, dont il avait été si souvent témoin de l'apparition soudaine et mystérieuse.

Le sentiment de son innocence ne put le soutenir, tandis que l'étranger fixait alternativement ses yeux sur lui et sur la fenêtre, d'un

air qui portait plutôt l'empreinte de la colère et du chagrin, que de la curiosité et de la surprise. Marmaduke évita sa présence.

— Hélas ! s'écria-t-il, le choc que j'ai reçu par ma chûte n'est pas comparable à ce que me fait éprouver l'œil scrutateur de cet importun. Il fut un tems où je me serais réjoui de l'occasion de m'informer des motifs de son étrange persécution; mais maintenant je fuis loin de lui plein de confusion. Quel qu'il soit, et quelles que puissent être ses raisons, il paraît toujours dans les momens où je désire le moins de le voir ! Pourquoi suis-je entré dans la caverne de cette Circé ? l'air infecte qu'on y respire, à ce qu'il me semble, m'a déjà dégradé..... *Ubi lapsus! quid feri!*

Telles étaient les pensées de notre héros, en errant à travers les bois, mécontent de lui-même, et désirant fuir la conversation des autres, jusqu'à l'heure où son élève exigea ses soins.

A déjeûner sa confusion était visible, et particulièrement aux yeux d'Emilie, qui apprenant qu'il avait fait une très-longue promenade ce matin, conclut qu'il avait été faire une de ces visites qui lui avaient déjà causé tant de chagrin et d'inquiétude. Elle se trouva donc soulagée, quand miss Fortescue l'avertit qu'il était tems de monter sur leurs chevaux.

Fin du tome premier.